LE

DROIT CHEMIN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre impérial de l'Odéon, le 28 mars 1859.

Paris, Imp. de Pillet fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

LE

DROIT CHEMIN

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN VERS

PAR

LATOUR SAINT-YBARS





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



PERSONNAGES

LE COLONEL COMTE DE MARSAIS..	MM.	CLARENCE.
VERDELIER, avocat		KIME.
LE BARON D'AMBLARD		EMMANUEL.
BERNARD, oncle de Verdelier		SAINT-LÉON.
BONNET, ami de Verdelier		FEBVRE.
ALBERT, fils du baron		ARISTE.
MOUZAIA, sergent, chasseur d'Afrique		DEMARSY.
BAPTISTE, domestique chez le baron		ROGER.
FORGEON (créanciers du baron)		ÉTIENNE.
LUCAS (créanciers du baron)		MERITTE.
DUBOIS (créanciers du baron)		ALEXANDRE.
Mme D'AMBLARD	Mmes	MÉA.
MARIE, fille du baron		MOSÉ.
LÉONTINE, femme de Verdelier		DEBAY.
LOUISON, femme de chambre		PICARD.

DOMESTIQUES, INVITÉS, NOTAIRE, CRÉANCIERS.

La scène est à la campagne, près Paris.

LE

DROIT CHEMIN

ACTE PREMIER.

Salon richement meublé. Au fond, trois grandes portes vitrées donnant sur un jardin; à droite une cheminée entre deux portes; à gauche, une grande fenêtre entre deux portes. Bronzes, tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, MARIE, MADAME D'AMBLARD.

(La mère et les enfants rentrent après la promenade du matin. Albert donne le bras à sa sœur; en entrant Marie ôte son chapeau de paille, orné d'une voilette verte et le pose à gauche sur un meuble.)

ALBERT.

Parlez-moi de Paris; l'hiver comme l'été
De plaisirs en plaisirs on va toujours fêté.
Oses-tu préférer la campagne?

MARIE.

Je l'ose :
Elle a tout ce qui charme et tout ce qui repose;
Le ciel, les bois, les prés, sont d'excellents voisins,
Et nous les visitons gaîment tous les matins.

ALBERT.

Eh bien, moi, je n'ai pas encore l'âme assez pure
Pour donner tout mon temps à la belle nature.

MARIE.

J'espérais que monsieur déjeunerait ici,
Sur les bords de la Seine, en famille.

ALBERT, à part.

Merci.

(A sa sœur.)

Parle, qu'ordonnes-tu? Voyons, que puis-je faire
Pour ma petite sœur?

MARIE.

Demande à ton libraire
Un beau livre qui vient de paraître, dit-on,
Sur la dernière guerre en Orient.

ALBERT.

C'est bon.
Aimes-tu les détails? interroge le comte :
Fais causer Mouzaïa, mon héros, il raconte
Ce qu'ils ont fait là-bas à sa manière, et rien
Ne vaut le sans-façon de cet historien.
Ce qu'il ne vous dit pas son geste vous l'exprime;
Quelle nature! Il est mon professeur d'escrime,
Et dans l'émotion de l'assaut j'en obtiens
Des récits fabuleux pendant nos entretiens.

MARIE.

Moi, je l'aime beaucoup d'avoir sauvé la vie
Au comte de Marsais pendant une sortie.
C'est un brave garçon.

ALBERT.

Certainement.

MADAME D'AMBLARD.

Tu sais
Que j'attends aujourd'hui le comte de Marsais,
Son amitié t'honore, et mon esprit se porte
Vers tout ce qui la rend plus solide et plus forte.

MARIE.

Songe dans l'avenir quel guide et quel appui
Sera pour toi, mon frère, un homme comme lui.

MADAME D'AMBLARD.

Il m'importe beaucoup, mon ami, que tu restes.

ALBERT.

Mais c'est que je n'ai pas du tout les mœurs agrestes.

MADAME D'AMBLARD.

Retarde ton départ : aux amis que j'attends
Ce matin même accorde au moins quelques instants.

ALBERT.

Ah !...

MADAME D'AMBLARD.

Monsieur Verdelier vient nous rendre visite.

ALBERT, vivement.

Avec sa femme ?

MADAME D'AMBLARD.

Avec Léontine.

MARIE, à part.

Il hésite.

ALBERT.

Sont-ce là des amis ?

MARIE.

Léontine du moins.

ALBERT.

De notre intérieur quels odieux témoins !...
Ce monsieur Verdelier me déplaît.

MARIE.

En revanche
J'aime beaucoup sa femme, une nature franche ;
Elle a le rire frais, l'œil pur, le regard droit,
Et sa voix sonne juste : elle parle, on la croit.

ALBERT.

Oui, mais son intrigant de mari ne s'occupe,
Tous les jours que Dieu fait, qu'à chercher quelque dupe.
Je le connais : après avoir, comme avocat,
Fait ses premiers débuts avec assez d'éclat,
Il veut quitter la robe, et cet esprit cupide
Cherche vers la fortune un chemin plus rapide.
Il est homme d'esprit, avec quelque talent ;
Il sait être à propos flagorneur, insolent,
Et son honneur, exempt de scrupule incommode,
Ne dépasse jamais la morale du code.
Il a le geste prompt, l'esprit vif, le cœur bas,
Et j'en vois réussir qui ne le valent pas.
Par une politique adroite et soutenue
Près de mon père ici cet homme s'insinue,
Il flatte tous ses goûts ; au besoin même il ment,
Pour lui faire plaisir, très-agréablement.
Dispensez-moi de voir sa vilaine figure,
Que je ne pourrais pas souffrir même en peinture.

MADAME D'AMBLARD.

Au lieu de nous quitter si vite tous les jours,
Mon fils, tu pourrais m'être ici d'un grand secours.

ALBERT.

Ou d'un grand embarras, ma mère.

MADAME D'AMBLARD.

Je regrette
La résolution où ton esprit s'arrête.
N'en parlons plus.

MARIE, bas, à son frère.

C'est mal.

SCENE II.

LES MÊMES, M. BERNARD.
(M. Bernard, qui vient du fond, porte une liasse de papiers.)

MADAME D'AMBLARD.
Bonjour, monsieur Bernard;
Vous savez obliger les gens, et sans retard.

MARIE, bas, à Albert.
Tandis que toi, son fils, tu ne fais rien pour elle.

BERNARD.
Bonjour, mon cher Albert, bonjour mademoiselle.

MADAME D'AMBLARD.
Quoi! déjà vous avez débrouillé ce fatras
De parchemins poudreux, d'actes et de contrats!...
Déjà, pour me donner l'avis que je réclame,
Vous voyez là-dedans assez clair?...

BERNARD.
Oui madame.

MADAME D'AMBLARD.
A merveille, venez; j'ai hâte de savoir
Jusqu'où peuvent aller mes droits et mon devoir.
(Elle va dans son cabinet à gauche, Bernard la suit.)

SCÈNE III.

MARIE, ALBERT.
(Au moment où Albert va pour sortir, Marie l'arrête.)

MARIE.
Un moment : permettez, monsieur, que je vous dise
Combien votre conduite ici me scandalise.
Votre mère demande, et du ton le plus doux,

Qu'un moment ce matin vous restiez avec nous;
Et, bien loin de répondre à cette voix amie
D'une mère qui peut commander et qui prie,
Monsieur reste glacé dans sa mauvaise humeur.
Avec un peu de sens, avec un peu de cœur,
Quand, malgré vos refus et votre ton rebelle,
Votre mère insistait pour vous garder près d'elle,
Vous auriez reconnu la douce autorité
Qui craignait d'être injuste, et vous seriez resté.
Permettez : se peut-il qu'un fils bien né préfère
Son plaisir au bonheur de réjouir sa mère?
Et quel plaisir!... aller se promener au bois,
Fumer, jouer la nuit...

ALBERT.

Rarement!

MARIE.

Que de fois!...
Vous et vos bons amis du moutard-club, vous êtes
Importants par l'esprit, l'élégance... les dettes;
Mais vous ne songez pas, jeune homme, qu'au moment
Où vous vous égayez après un mot charmant,
Votre mère s'afflige en secret et médite
Quels tristes résultats aura votre conduite.
Elle pleure au moment où vous êtes joyeux :
J'ai surpris ce matin des larmes dans ses yeux.

ALBERT.

Des larmes! ce matin! mais es-tu bien certaine
Qu'elle ait dans ma jeunesse un tel sujet de peine,
Et que mes jours perdus avec quelques amis
Lui causent ce chagrin?...

MARIE.

Puisque je te le dis.

ALBERT.

Je reste, j'avais tort.

MARIE.

Oh! grand tort!... Considère
Tout ce que nous devons à cette bonne mère;
Sa vie est un reflet de la nôtre, son cœur
N'a de rêve et d'espoir que notre seul bonheur;
C'est sur nous jour et nuit qu'elle veille attentive,
Et l'amour, dans son âme, est la source d'eau vive
Qui, même en plein été, sous le poids des longs jours,
Jaillit inépuisable et pure dans son cours.
Sois raisonnable, Albert, un jeune homme, à ton âge,
Doit penser mûrement; promets-moi d'être sage
Et de te diriger par l'exemple des gens
Qui ne gouvernent pas leur vie à contre-sens.
Vois la position que se fait dans le monde
L'homme dont le crédit sur l'honneur vrai se fonde:
Il impose; et son nom, respecté de chacun,
A travers nos discours passe comme un parfum.
Vois monsieur de Marsais : est-ce donc peu de chose
Qu'on le cite en exemple et qu'on te le propose?
Des esprits incertains son honneur est l'appui,
Et partout le respect se fait autour de lui.

ALBERT.

Ce que tu me dis là, petite sœur, me touche,
Et la vérité gagne à passer par ta bouche;
Tu lui prêtes beaucoup de ton charme en effet;
Je veux te marier.

MARIE.

Ah!... Je ne t'ai rien fait!

ALBERT.

Dans mes nombreux amis de collége je compte
Quelques ducs, un marquis, plusieurs barons, un comte,
Tous fort riches.

MARIE.

Fi donc!

ALBERT.

Je veux choisir pour toi
Dans ce groupe un mari.

MARIE.

Je refuse.

ALBERT.

Pourquoi?
Tu refuses toujours!

MARIE.

Je suis bien décidée
A ne me marier jamais; c'est mon idée.

ALBERT.

C'est bien. Voici le comte avec son Mouzaïa,
Il faudrait prévenir ma mère qu'il est là.

MARIE.

Oui, pendant que tu vas le recevoir je monte.

SCÈNE IV.

ALBERT, LE COMTE, MOUZAIA.

LE COMTE.

Bonjour mon cher Albert.

ALBERT.

Bonjour monsieur le comte.

LE COMTE.

Votre mère m'attend et me voilà.

ALBERT.

Merci;
On court la prévenir que vous êtes ici.

LE COMTE.

Fort bien !

(Le comte s'assied et prend un journal.)

MOUZAÏA.

Lui direz-vous un mot de mon affaire?

ALBERT.

Certainement, et toi?

MOUZAÏA.

Non pas; je dois me taire.

ALBERT.

Est-ce bien le moment?

MOUZAÏA.

Il sifflotait un peu,
L'œil à demi fermé, ce matin, comme au feu,
C'est bon signe.

ALBERT.

Essayons.

(Au comte.)

Pardon, monsieur le comte,
Je viens de confiance et sans mauvaise honte,
Je viens vous demander un service.

MOUZAÏA, bas.

Très-bien.

LE COMTE.

Ah! parlez : pour vous être agréable est-il rien
Qu'on ne fasse?

MOUZAÏA, à part.

Parfait.

ALBERT.

Voici : je sollicite
Pour un pauvre soldat, garçon d'un vrai mérite.

LE COMTE.

Épuisé par la guerre, il demande un secours;
Je l'accorde.

MOUZAÏA, à part.

Brave homme, il accorde toujours.

ALBERT.

D'une santé parfaite et plein d'intelligence,
Mon protégé demande un secours... d'indulgence.

LE COMTE.

Ah !

ALBERT.

Ce brave soldat n'a jamais reculé;
C'est un cœur excellent.

LE COMTE.

Mais un cerveau brûlé
Peut-être ; n'a-t-il pas avec son capitaine

MOUZAÏA, à part.

Bonsoir.

LE COMTE.

Quelque méchante affaire?

MOUZAÏA.

Une fredaine.

LE COMTE.

Bon : le conseil de guerre était à craindre, alors
Il a fallu sans doute atténuer ses torts :
Pour sauver à la fois son honneur et son grade,
On l'a dit fou, que sais-je? On l'a trouvé malade,
Et pour cacher sa honte, une première fois,
On a dû lui donner un congé de six mois.

ALBERT.

Aujourd'hui ce désir unique le travaille,
De revoir son drapeau troué par la mitraille.

LE COMTE.

Mon ami, vous direz à votre protégé
Que peut-être il verra maintenir son congé,
Que ses bons sentiments n'ont pas assez de suite;

Mais que s'il n'est pas homme à changer de conduite,
Pour marcher avec nous quand nous irons au feu,
Il est perdu d'honneur à jamais.

MOUZAÏA, à part, entre les dents.

Sacrebleu!

LE COMTE.

Hein?

ALBERT.

Pardon!

LE COMTE.

La vertu du soldat, sa puissance,
Est moins dans la valeur que dans l'obéissance,
Et tous ces querelleurs qui font tant de fracas,
Ces braves à tous crins, sont de méchants soldats.

MOUZAÏA, à part.

Mille tonnerres!...

LE COMTE.

Quoi?...

ALBERT.

Monsieur le comte!...

LE COMTE.

En somme,
Mon ami, je ne peux rien faire pour votre homme.

SCÈNE V.

Les mêmes, LOUISON, BAPTISTE. (En même temps que Louison vient de chez madame d'Amblard, à gauche paraît Baptiste.)

LOUISON.

Madame va descendre, et demande un instant
De patience encore à monsieur qui l'attend.

LE COMTE.

Volontiers.

LOUISON.

Que monsieur le comte nous pardonne
Ce retard.

LE COMTE.

Comment donc, mais madame est trop bonne.

LOUISON.

Elle est en conférence avec monsieur Bernard.

LE COMTE.

C'est très-bien, Louison : Je la verrai plus tard.

(Pendant qu'Albert se rapproche du comte, Mouzaïa fait des agaceries à Louison et lui prend la taille.)

ALBERT.

Entre nous, colonel, vous êtes bien sévère
Pour Mouzaïa, bon diable, excellent caractère ;
Il se ferait tuer pour vous.

LE COMTE.

Oui, je le crois.

BAPTISTE. (Il intervient entre Louison et Mouzaïa.)

Eh bien! je vous y prends; c'est la troisième fois.

LE COMTE.

Voyez; le scélérat n'a pas pu se défendre
D'agacer Louison.

ALBERT.

Quand on a le cœur tendre...
Voici ma mère.

LE COMTE.

Allez prendre votre leçon.

ALBERT.

Au revoir, colonel!

BAPTISTE, regardant Louison et Mouzaïa.

Coquette!... polisson!...

SCÈNE VI.

MADAME D'AMBLARD, LE COMTE.

LE COMTE.

Depuis longtemps, madame, en vain je me propose
De vous être agréable et bon à quelque chose;
Ai-je enfin réussi? Que ces amis heureux
Sont déplaisants!...

MADAME D'AMBLARD.

Pourquoi?

LE COMTE.

L'on ne peut rien pour eux.

MADAME D'AMBLARD.

Ah! s'il est des heureux, je ne suis pas du nombre,
Cher comte, le bonheur m'échappe comme une ombre.
Dans la peine où je suis je me sens tous les jours
Défaillir, et c'est vous que j'appelle au secours;
Mais, prête à vous parler, je me crois indiscrète:
Votre bonne amitié m'encourage et m'arrête.

LE COMTE.

Madame, laissez-moi m'expliquer là-dessus
Franchement, après quoi vous n'hésiterez plus.
La mort de tous les miens m'a fait cet avantage
De concentrer sur moi leur immense héritage;
Mais je goûte fort peu ce bonheur; mon métier
De soldat, qui me plaît, m'absorbe tout entier,
Et je vis simplement parmi cette opulence;
Quelques vieux serviteurs m'entourent en silence,
Et des aïeux blessés ou morts à Fontenoy
Les portraits solennels ont les regards sur moi.
Ce passé m'apparaît avec tout son prestige,

Me dit qu'il faut servir et que noblesse oblige.
Si de rares moments de calme et de gaîté
Sont venus adoucir cette rigidité,
Je ne le dois qu'à vous, madame, à votre fille,
Au plaisir de me croire un peu de la famille.
J'ai pu lire ces mots dans vos lettres : « Ce soir
Nous prions Dieu pour vous, bon courage, au revoir! »
Ah! je me suis toujours senti l'âme attendrie
Par cet adieu lointain, venu de la patrie,
Et dans l'âpre chemin où je marche engagé,
Après de pareils mots je suis votre obligé.

MADAME D'AMBLARD.

J'avais espoir en vous déjà; mais ce langage
Double ma confiance et refait mon courage.
C'est de mes deux enfants et de leur avenir
Que vous me permettrez de vous entretenir.
Mon fils, il perd son temps : est-il une manière
De le déterminer à prendre une carrière?
Ma fille... elle grandit, et voici le moment
Où je dois préparer son établissement.

LE COMTE.

Déjà!... c'est un cœur droit, c'est une âme céleste.

MADAME D'AMBLARD.

Eh bien, monsieur d'Amblard, mon mari, qui du reste
Aime fort ses enfants, s'en préoccupe moins
Qu'autrefois, et distrait il porte ailleurs ses soins.

LE COMTE.

Hé! qu'a-t-il de plus cher au monde, je vous prie?

MADAME D'AMBLARD.

Des affaires.

LE COMTE.

Encor! mais c'est une furie,
Une peste; de tous mes bons amis, aucun
N'aura pu se soustraire à ce travers commun.

MADAME D'AMBLARD.

Mon mari, que je vois poussé hors de lui-même,
Était à ce sujet d'une réserve extrême;
Et s'il aimait le luxe, il recherchait surtout
Les travaux de l'esprit, les plaisirs de bon goût;
Il ne vivait enfin que par l'intelligence.
De là l'oubli complet, l'entière négligence
De tous ses intérêts; mon mari ne sait rien
De ce qu'il faut savoir pour gouverner son bien:
Il n'a jamais perçu de son plus beau domaine
Qu'un revenu modique, avec beaucoup de peine.
Pour soutenir son rang dans le monde il a dû
Contracter des emprunts; ces emprunts l'ont perdu,
Mais perdu sans retour; car, loin de se réduire,
Par tout ce qui le tente il se laisse séduire;
Aussi nos dettes vont s'augmentant chaque mois,
Et des gros intérêts accumulés vingt fois,
Et des emprunts nouveaux que mon mari contracte.
Sans se rendre raison d'une manière exacte
De la position, il tremble, et je vois bien
Que d'y porter remède il cherche le moyen.

LE COMTE.

Il n'en trouvera qu'un : réduire sa dépense,
Vendre tout et payer!

MADAME D'AMBLARD.

Mais, oui!

LE COMTE.

Voilà, je pense,
Ce qu'un homme de cœur fait dans un cas pareil.

MADAME D'AMBLARD.

Mon mari se refuse à suivre ce conseil,
Et fuyant mes avis, qui lui viendraient en aide,
Ne veut pas voir le mal dont il craint le remède.

Il se trouble, il s'agite, il poursuit en tous sens
La spéculation, reine de notre temps.
C'est monsieur Verdelier, son ami, son émule,
Qui par de faux calculs l'égare et le stimule;
Et comme leurs projets, pour qu'on en vienne à bout,
Exigent de l'argent disponible avant tout,
Mon mari va bientôt peut-être mettre en vente
Ses biens du Nivernais; de là mon épouvante.
Que vous dirais-je? il m'a demandé par deux fois
De vendre mon château du Loiret et les bois;
Puis-je l'autoriser? c'est la dot de ma fille.

LE COMTE.

Non, madame; agissez en mère de famille.

MADAME D'AMBLARD.

Je l'irrite, et par là j'augmente l'ascendant
De monsieur Verdelier; n'est-ce pas imprudent?
Vous seul que mon mari respecte, qu'il estime,
Qu'il aime, vous pouvez le sauver de l'abîme.
J'ai souvent observé qu'avec empressement
Mon mari se rangeait à votre sentiment;
Et vous le sauverez de la perte certaine
Où monsieur Verdelier le pousse et nous entraîne.

LE COMTE.

Plus l'obstacle grandit contre votre désir,
Et plus j'aurai d'ardeur, madame, à vous servir.
Parlez, que faut-il faire?...

MADAME D'AMBLARD.

Il faut, avec prudence,
Amoindrir Verdelier, briser son influence,
Éloigner mon mari de cet homme, et savoir
Lui faire reconnaître et remplir son devoir;
Il a le cœur facile et la douceur le gagne.
Son ami doit venir nous voir à la campagne

Ce matin; il faudrait s'arranger de façon
A le tenir un jour absent de la maison;
Et loin de Verdelier, qui lui trouble la tête,
Ramener au bon sens cette nature honnête.

LE COMTE.

Il le faut à tout prix, madame; mais pourquoi
Ne chercherions-nous pas à l'attirer chez moi?
C'est là que nous pourrons sûrement, n'en déplaise
A monsieur Verdelier, le prêcher à notre aise.
Il ne faut pas chercher un prétexte fort loin;
J'achève un beau travail que j'ai fait avec soin:
C'est une grande carte, un plan de la Crimée,
Avec Sébastopol, les flottes et l'armée.
Le baron s'y connaît; je viens, en bon voisin,
Vous prier d'y jeter un coup d'œil ce matin;
Il consent, nous partons, et de cette manière
Je vous retiens au moins une journée entière.

MADAME D'AMBLARD.

Je vais le prévenir, lui dire qu'on l'attend,
Que les enfants et moi nous partons à l'instant;
Il voudra, j'en suis sûre, être de la partie;
Nous le sauvons!

LE COMTE.

J'attends.

SCÈNE VII.

LE COMTE, MARIE.

LE COMTE. (Il va vers le meuble où Marie a posé son chapeau.)

Le voile de Marie...
Il a touché son front et ses lèvres, le vent

Sur ce visage pur l'a poussé bien souvent.
Puisque je vais partir... Oh! quel enfantillage,
Ces puérilités ne sont plus de mon âge.
J'ai voulu l'oublier et je n'ai jamais pu ;
L'esprit raille... le cœur reste toujours ému.

MARIE. (Elle entre vivement et s'arrête en voyant le comte.)

Vous êtes seul? tant mieux!

LE COMTE.

Pourquoi?

MARIE.

La confidence
Que je compte vous faire est de haute importance,
Et je rentre au salon, monsieur le colonel,
Pour causer avec vous.

LE COMTE.

Oh! quel air solennel,
Mon enfant!

MARIE.

Vous pourrez m'écouter à votre aise
Dans ce fauteuil.

LE COMTE.

A vous le fauteuil, une chaise
Pour moi.

MARIE, après s'être assise.

Je ne suis plus une enfant.

LE COMTE.

Je le vois.

MARIE.

Rieuse à tout propos, folle comme autrefois.
J'apprends à réfléchir, j'observe toute chose;
Eh bien, ce que je vois du monde m'indispose.
Dans un salon, sitôt qu'un jeune homme est sorti,
J'entends dire souvent : C'est un fort bon parti ;

Il dispose déjà d'une fortune énorme;
Où va-t-il? que fait-il? On demande, on s'informe,
Et chacune à la hâte, et sans respect humain,
Vers ce jeune crésus semble tendre la main;
On est pour l'admirer plein d'esprit et de verve.
Je me dis à part moi : Que le ciel me préserve
Du bonheur d'épouser, avec un grand fracas,
Quelque riche monsieur que je ne connais pas.

LE COMTE.

Mais ce danger est loin de vous, je le suppose;
Vivons un peu d'abord, c'est la première chose.
Remontons de cinq ans le passé, qu'étiez vous?
Une enfant qu'on faisait sauter sur ses genoux.
Je crois vous voir encor gravement occupée
A l'éducation d'une grande poupée
Qui donnait un aspect maternel à vos jeux.
Je crois que la dernière est de cinquante-deux;
Et que par conséquent ce n'est pas encore l'âge
Où l'on doit s'occuper de votre mariage.

MARIE.

Mon frère ce matin m'a dit avec bonheur
Qu'il voulait m'établir.

LE COMTE.

Albert!...

MARIE.

Il m'a fait peur;
Le monde m'épouvante et j'en suis peu ravie.
Je n'ose pas aller plus avant dans la vie,
Tandis qu'aux jours pieux et calmes du couvent
Mon souvenir revient et s'arrête souvent.
Dites : j'écouterai vos conseils avec joie;
Ne dois-je pas rentrer dans ma première voie?
Mes parents ont pour vous des respects mérités,

Et si vous leur parlez pour moi, vous l'emportez;
Me le promettez-vous?

LE COMTE.

Non. Il faut me permettre
D'y penser mûrement avant de rien promettre.
Quand l'avenir pour vous naît à peine et fleurit,
Dans le bonheur de vivre apaisez votre esprit.
En attendant, croyez que mon amitié pure
Ne vous fera jamais défaut, je vous le jure.

(Il lui tend la main, qu'elle prend.)

SCÈNE VIII.

MADAME D'AMBLARD, LE BARON, LE COMTE, MARIE.

LE BARON.

Ah! bonjour; c'est aimable à vous d'être venu
M'offrir d'apprécier un travail inconnu;
Il est de vous, cher comte, il est de circonstance,
Et tout cela lui donne une haute importance.
Partons-nous? Je suis prêt : je viens d'écrire un mot
Pour dire à Verdelier que je rentre au plus tôt.
Je l'attends ce matin pour traiter d'une affaire.

LE COMTE.

Pour une affaire, vous?

LE BARON.

Faut-il pas se distraire?...

MARIE.

Est-ce que vous partez?

MADAME D'AMBLARD.

Je t'emmène avec nous.

MARIE.

Et mon frère ?

MADAME D'AMBLARD.

Ton frère aussi, nous partons tous,
Mon enfant.

MARIE.

Pour aller ?

LE COMTE.

Chez moi, mademoiselle.

MARIE.

Ha ! tant mieux !

(A sa mère).

Mais, voyez, suis-je au moins assez belle ?

MADAME D'AMBLARD.

Charmante !

LE BARON.

Partons-nous ?

LE COMTE.

Volontiers.

MADAME D'AMBLARD.

Qu'est-ce donc ?

MARIE.

C'est monsieur Verdelier.

LE COMTE.

Lui !

MADAME D'AMBLARD.

Verdelier !...

LE BARON.

C'est bon.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VERDELIER.

VERDELIER. (Il salue.)

Madame!...

MARIE.

Et Léontine?...

VERDELIER.

Elle vient, je l'amène.

MARIE.

Ha! bien.

VERDELIER.

De quelques pas je la précède à peine.
Elle a pris à travers les massifs, en rêvant,
Elle s'arrête aux fleurs.

MARIE, à sa mère.

Si j'allais au-devant?...

MADAME D'AMBLARD.

On va partir, reviens vite.

VERDELIER, au comte.

Je vous salue,
Monsieur. (Bas au baron.)
Mon cher ami, ton affaire est conclue.

LE BARON.

Quoi! déjà!

VERDELIER.

Tu peux vendre, et le point important,
C'est que mon acquéreur te paye argent comptant.

LE BARON.

La nouvelle me cause une douce surprise.

VERDELIER.

Sachons vite à présent si ta femme autorise...

Avec certaines gens, et dans de certains cas,
Il est essentiel qu'on ne lanterne pas.

LE BARON.

Je veux qu'elle s'explique, après quoi je l'embarque
Et reviens.

MADAME D'AMBLARD.

Mon ami...

SCÈNE X.

VERDELIER, BERNARD,

VERDELIER.

J'en ai fait la remarque,
Une amitié secrète et conduite avec art
Existe entre le comte et madame d'Amblard,
Le parfait gentilhomme et l'épouse modèle;
Mais qui sait jusqu'où va cette amitié si belle?
Qui le sait? moi, parbleu, je suis intelligent.

(A Bernard, qui sort de chez madame d'Amblard.)

Tiens, vous voilà, mon oncle; avez-vous de l'argent?

BERNARD.

Mais oui.

VERDELIER.

Beaucoup?

BERNARD.

Assez.

VERDELIER.

Heureux célibataire!

BERNARD.

L'argent ne suffit pas.

VERDELIER.

Vous ne savez qu'en faire,
Sans enfants.

BERNARD.

Sans enfants! et votre femme donc,
La fille de mon frère est mon enfant.

VERDELIER.

Pardon,
Mon cher oncle, il vous faut lui donner une preuve
De bonne affection dont son âme s'émeuve.

BERNARD.

Que puis-je refuser, à vous, mes seuls parents?

VERDELIER.

Mon oncle, j'ai besoin de trois cent mille francs.

BERNARD.

Et pourquoi?

VERDELIER.

Pour conclure une excellente affaire.

BERNARD.

J'aurais beaucoup aimé que vous fussiez notaire.

VERDELIER.

Où trouver une étude? elles sont hors de prix.

BERNARD.

On pourrait en province...

VERDELIER.

On ne vit qu'à Paris.

BERNARD.

Alors qu'entendez-vous par affaire excellente?

VERDELIER.

Celle qui m'enrichit d'une façon moins lente.
Comprenez bien, mon oncle : on prétend qu'une loi
Reculera bientôt la ligne de l'octroi,
Car notre vieux coquin de Paris prend du ventre;
Des plus grands intérêts on déplace le centre,
Il faut donc spéculer...

BERNARD.

Halte-là, mon neveu :
Vous n'aurez rien de moi pour le perdre à ce jeu.
Non, rien. L'amour du lucre est tout le caractère
De nos hommes du jour; leur sens moral s'altère.
Sans passion aucune et ne croyant à rien,
Les biens matériels sont pour eux le seul bien.
Voyez au temps passé, l'homme d'honneur s'arrête,
Dans le contentement de se sentir honnête;
Quelque grandeur paraît dans ce qu'il a rêvé,
Et toujours son désir cherche un but élevé.
Aujourd'hui que de gens, l'esprit et le cœur vides,
N'ont que des appétits et des instincts cupides!
Et comme c'est la loi du monde intelligent,
Que moins on a d'honneur et plus il faut d'argent,
On s'enrichit : forcé qu'on est de méconnaître
Tous les côtés exquis et divins de son être,
On se dégrade vite, et l'homme se flétrit;
On est faible de cœur, on est pauvre d'esprit,
Misérable, en un mot. Ces âmes en détresse
Sont les vrais indigents, ceux de la pire espèce,
A qui tout homme un peu distingué fait vraiment
L'aumône d'une idée ou d'un bon sentiment.

VERDELIER.

Ah!... vous ne changez pas avec les circonstances!...
Mais j'aime mieux vingt francs que vos belles sentences.

BERNARD.

Vous flattez le baron, il vous croit, et tous deux
Vous vous emporterez en projets hasardeux.
Spéculer est fort bon pour des hommes d'affaires;
Mais que des avocats et des propriétaires
Dans ces chemins obscurs aillent du même pas
Que les vieux routiers, non, je ne l'approuve pas.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Verdelier, mon ami, voilà comme on s'abuse.
J'étais sûr de mon fait.

VERDELIER.

Eh bien?

LE BARON.

On me refuse.
Ma femme, qui semblait devoir autoriser
La vente de ses bois, vient de se raviser.
Madame s'abandonne à l'influence occulte
D'un ennemi secret que son dépit consulte.
Sais-tu qui peut ainsi, trompant ma bonne foi,
Me la rendre contraire à tout propos?

BERNARD.

C'est moi.
Vous avez bien souvent, pour les moindres affaires,
Dit que tous mes conseils vous étaient salutaires;
Et parmi vos débats, que j'ai longtemps suivis,
Quand il m'est demandé, je glisse mon avis.

LE BARON.

Du moins vous êtes franc, c'est en quoi je vous aime;
Mais croyez qu'on saura se suffire à soi-même.

VERDELIER.

Ta femme, en empêchant la vente de ses biens,
Ne nous interdit pas d'aliéner les tiens...

LE BARON.

Pardieu!

VERDELIER.

Ni de choisir, si cela peut te plaire,
Un de mes bons amis, trois fois millionnaire,
Pour lui donner ta fille, et de cette façon
T'assurer le concours d'un excellent garçon...

LE BARON.

Non vraiment.

VERDELIER.

Ni d'avoir, malgré tous ces caprices,
L'art de réaliser quelques gros bénéfices
Dans l'affaire où je vois, par l'achat d'un terrain,
Huit ou dix millions à gagner haut la main.

LE BARON.

Jamais!

VERDELIER.

Eh bien, alors... je consens que madame
Avec tout son conseil nous dédaigne et nous blâme;
Si le but proposé ne m'est pas défendu,
Poursuivons-le gaîment.

(Verdelier prend le baron par le bras et sort avec lui.)

BERNARD.

Pauvre homme, il est perdu!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERDELIER, LÉONTINE.

Léontine est assise près d'une fenêtre à droite, elle brode.

VERDELIER.

Ma femme... je voudrais qu'on vous eût amenée
Au château, chez le comte, y passer la journée;
C'est un homme de cœur, qui, dans l'occasion,
Oblige ses amis sans hésitation :
Il pourra me servir. Vous devez faire en sorte
D'étendre jusqu'à moi l'amitié qu'il vous porte;
Avec un peu de soins, l'oncle Bernard et vous
Pourriez fort aisément me le rendre plus doux.
Certes, j'achèterais bien cher, je vous le jure,
La faveur de paraître au bois dans sa voiture.
Quel honneur ! quel crédit j'aurais le lendemain,
Et quel secours puissant pour faire mon chemin !
Comprenez de quel prix me serait son estime
Et parlez-lui pour moi, rien de plus légitime.

LÉONTINE.

Mais, monsieur...

VERDELIER.

Agissez ainsi que je l'entends,
Et les bons résultats suivront avant longtemps.
J'ai hâte d'arriver, ma chère, l'opulence
Que je n'ai pas me blesse ainsi qu'une insolence,
Surtout chez mes amis.

LÉONTINE.

Je suis un pauvre esprit.
Car je me réjouis de ce qui vous aigrit.

VERDELIER.

Allons donc : le sot temps où nous vivons provoque
De rudes appétits, nous sommes d'une époque
Où je n'entends parler, moi qui n'ai pas le sou,
Que luxe et millions; c'est à devenir fou.
Je dînais chez Bonnet hier ; sans flatterie,
Rien n'est plus éclatant que son argenterie ;
Et, s'il était forcé de la vendre, je crois
Qu'il en retirerait vingt mille francs au poids.
Son vieil oncle lui fait vingt mille francs de rente ;
Mais, comme il va bon train, il en mange quarante;
A la mort du bonhomme il possédera tout;
Huit ou dix millions !... un crétin !... mon sang bout !
Ah ! cet oncle Bonnet, quel oncle poétique !
Il reproduit en beau les oncles d'Amérique;
Comparez-le à monsieur Bernard, votre parent,
Il est notre oncle aussi ; mais c'est bien différent.
Après avoir dîné largement, nous allâmes
Regarder un ballet, pour voir sauter des femmes;
Bonnet, qui s'ennuyait, sortit de l'Opéra
Pour aller à minuit tailler un baccara ;
Ses chevaux l'emportaient ; et moi, dans ma demeure,
Que je gagnais à pied, je rentrai vers une heure.
Ah ! je veux être riche et plus tôt qu'on ne croit,
Et par quelque moyen rapide que ce soit..

LÉONTINE.

Calmez-vous, mon ami, je vois avec surprise
Ce besoin d'imiter les gens que l'on méprise.
Pourquoi vous tourmenter ? nous ne manquons de rien,
Un jour l'oncle Bernard nous laissera son bien,
Alors...

VERDELIER.

Comptez sur lui : Je demande au bonhomme
Une misère, un rien : quoi? la modique somme
De trois cent mille francs, il me refuse net ;
Je ne peux pas répondre aux offres de Bonnet,
Qui veut m'enrichir. Ah! ce vieil oncle!...

SCÈNE II.

VERDELIER, LOUISON, LÉONTINE.

LOUISON.

On demande
A parler à monsieur Verdelier.

VERDELIER.

Qu'on attende.

LOUISON.

La personne prétend que monsieur la connaît,
Qu'elle est de ses amis.

VERDELIER.

Le nom?

LOUISON.

Monsieur Bonnet.

VERDELIER.

Bonnet! Faites entrer. Oh! pour qu'il se dérange,
Il a dû se passer quelque chose d'étrange.

LÉONTINE.

Il n'est ici connu de personne, et je crois
Qu'il y vient aujourd'hui pour la première fois.

VERDELIER.

Sans doute!

LÉONTINE.

Quel motif l'amène?

VERDELIER.

Je l'ignore.

LÉONTINE.

Vous ne devinez pas à peu près?

VERDELIER.

Pas encore.

LÉONTINE.

Peut-être ce monsieur, lorsque votre amitié
Le croit digne d'envie, est digne de pitié.

VERDELIER.

Lui! si riche! Allons donc, quelle plaisanterie?...
Albert passe là-bas, seul, dans sa rêverie.
Il faut, pour le gagner, dire avec à-propos
Que j'admire le comte et qu'il est mon héros!
Allez; un sot orgueil dans ces grands cœurs se loge,
Et le comte sera flatté de cet éloge.

SCÈNE III.

VERDELIER, BONNET.

VERDELIER.

(A Bonnet, qui entre très-effaré, descend à gauche, puis à droite sans rien dire, soupirant et jetant les yeux au ciel.)

Et bien! qu'arrive-t-il? réponds vite : il est clair
Que monsieur ne vient pas ici pour prendre l'air.

BONNET.

Je suis perdu : toi seul peut me tirer de peine.

VERDELIER.

Quelque nouvelle perte au jeu?...

BONNET.

Quelle déveine!...
Mon ami, j'ai joué si malheureusement

Que j'ai dû recourir à faire un règlement :
Le trois du mois prochain il faudra que je paye
(Après un long silence.)
Cent mille francs.

VERDELIER.

Bonnet !...

BONNET.

Ton amitié s'effraye
Du retard...

VERDELIER.

De la perte !

BONNET.

Eh bien ?

VERDELIER.

Il est urgent
De payer : ton banquier te donnera l'argent.

BONNET.

Non pas, de mon crédit je ménage la source
Pour payer, fin courant, mes pertes à la bourse,
Un chiffre encor plus fort.

VERDELIER.

Ah ! mon pauvre garçon,
Te voilà travaillé d'une rude façon.
Au reste, il faut s'attendre à cela quand on joue :
Tu dois tout avouer à l'oncle,

BONNET.

Que j'avoue
Tout au père Bonnet !...

VERDELIER.

Oui.

BONNET.

Je serais perdu ;
Mais tu ne sais donc pas qu'il m'avait défendu

De jouer : j'ai promis d'obéir, et pour cause;
Je crois qu'il me l'a fait jurer sur quelque chose;
Rien ne pourra fléchir ce vieillard irrité,
S'il sait que j'ai perdu, je suis déshérité.

VERDELIER.

Le destin te trahit.

BONNET.

Le sort me dévalise.
Impossible à présent, mon cher, que j'utilise
Nos terrains et les plans que j'avais préparés :
Nous avons là deux cent mille mètres carrés,
Et trois cent mille francs, écus sonnants et braves,
Nous donnent mille francs de rente....

VERDELIER.

En betteraves!

BONNET.

Dans la position fâcheuse où tu me voi,
Viens à mon aide et fais quelque chose pour moi.

VERDELIER.

Parle vite et jouons franchement, je te prie.

BONNET.

Très-bien. L'oncle Bonnet veut que je me marie;
Le cher homme prétend, peut-être avec raison,
Qu'il est très-immoral de rester vieux garçon.

VERDELIER.

Qui le sait mieux que lui?

BONNET.

Sa vieille expérience,
Par un très-long détour le ramène à l'enfance:
Aussi, pour m'engager à fuir le célibat,
Il promet de compter au moment du contrat,
Et la clause n'est pas du tout indifférente :
Deux petits millions, cent mille francs de rente.

VERDELIER.

Va donc te marier, misérable!

BONNET.

On y va.

VERDELIER.

Mais, à ta place, moi, je serais veuf déjà.

BONNET.

Ha! mon cher, quel ennui! j'hésite, je recule;
Mais la nécessité parle, je capitule.
Il me faut un parti qu'on puisse présenter
Dès ce soir à mon oncle et lui faire accepter;
Le bonhomme, égaré par un caprice étrange,
Ne tient pas à l'argent, il veut que je me range;
C'est dur, et j'obéis, mon brave, en soupirant;
Cherche, il faut que je sois marié fin courant.

VERDELIER.

Que me donneras-tu? Si j'ai dans cette affaire
Ma part, je marcherai comme à mon ordinaire.
Sur les deux millions qu'on te donne je veux
Cent mille francs pour moi, c'est modeste sur deux.
Procure-toi les fonds, et demande la somme
A mon oncle Bernard, il est parfois bonhomme,
Et, mieux qu'un autre, il peut, ou te faire prêter,
Ou prêter cet argent que tu dois me compter.

BONNET.

Est-ce tout?...

VERDELIER.

Non. Je veux, dans notre grande affaire
Des terrains, rester maître et seul propriétaire;
Mais du prix des terrains promis par nous et dû
Je ne veux pas payer un sou.

BONNET.

C'est entendu.

VERDELIER.

Avant tout je demande une promesse écrite ;
Marchons correctement, l'affaire le mérite.

BONNET.

Concluons dès ce soir, s'il se peut, ou demain,
Et tu seras content.

VERDELIER.

Ici j'ai sous la main
Un excellent parti qui te convient; la fille
De mon ami d'Amblard, bonne et vieille famille;
Un beau nom, une dot, et sans sortir d'ici
Je peux te marier.

BONNET.

Mais s'il en est ainsi
Je reste... Tu sais bien que l'attente m'écœure.

VERDELIER.

Je vais te présenter au père tout à l'heure.
(Ils vont pour sortir.)
J'oubliais ta maîtresse... et Mélanie?

BONNET.

Eh bien ?

VERDELIER.

Seule avec le marmot, que dira-t-elle?

BONNET.

Rien.
Pourvu que l'oncle signe au contrat, elle y gagne.

VERDELIER.

Nous l'enverrons passer deux mois à la campagne;
Viens, mon bon.

SCÈNE IV.

LÉONTINE, ALBERT.

(Tandis que Bonnet et Verdelier sortent, Albert et Léontine viennent au fond. Albert suit de près Léontine, qui ne veut pas l'écouter.)

ALBERT.

Écoutez :

LÉONTINE.

J'en ai trop entendu,
Peine inutile, Albert.

ALBERT.

Madame...

LÉONTINE.

Temps perdu.

ALBERT.

Mais comprenez du moins par le peu qui me reste
A vous dire combien mon espoir est modeste :
Mon trouble et ma frayeur prouvent assez, je crois,
Que je parle d'amour pour la première fois.

LÉONTINE.

J'écouterais l'aveu si je voulais en rire,
Car d'avance je sais ce que vous allez dire :
« Quand tout s'épanouit, au moment où la fleur
Exhale ses parfums, comment fermer son cœur?
Dans le calme des bois une vertu secrète
Vient enchanter notre âme et charmer la retraite :
L'ombre mystérieuse et les ardeurs du jour
Nous livrent au printemps, qui conseille l'amour;
Venez, et bénissons la nature clémente
Qui réjouit ce jour par une heure charmante. »
C'est à peu près cela, voyons; je le savais.

ALBERT.

Vous raillez, c'est très-bien; moi je trouve mauvais
Qu'on dénature ainsi mes plus chères pensées.

LÉONTINE.

Laissez là, mon ami, vos plaintes insensées;
D'un autre que de vous un silence hautain
Et quelques mots bien secs me vengeraient soudain;
Mais loin de s'irriter mon cœur veut que j'oublie,
Pour n'altérer en rien l'amitié qui nous lie.
N'insistez pas, Albert, et rentrez franchement
Dans la sérénité d'un noble sentiment.
De ce petit débat ne parlons à personne,
Et serrez en ami la main que je vous donne.

ALBERT.

Votre pardon me blesse et l'amour me défend
De l'accepter.

LÉONTINE.

Albert, vous n'êtes qu'un enfant.
Au lieu de vous troubler l'esprit d'une chimère,
Quand vous voyez l'abîme où tombe votre père,
Par un de ces élans qu'a toujours un bon cœur,
Protestez, et sauvez la dot de votre sœur.

ALBERT.

Oh! la charmante femme! elle a raison, je l'aime.
Je veux le lui prouver bientôt contre moi-même,
Et gagner dans son cœur, par un sage retour,
En solide amitié ce que je perds d'amour!

SCÈNE V.

VERDELIER, ALBERT.

ALBERT.

Ha! vous voilà; monsieur vient de faire connaître
A mon père charmé quelque œuvre de grand maître,
Et nous serons comblés jusques au galetas
De ces brimborions dont il grossit le tas.
Vous aidant, chaque jour quelque folle dépense
L'épuise et l'appauvrit beaucoup plus qu'il ne pense;
Mon père a compromis sa fortune à ce jeu,
Il serait bien à vous de le calmer un peu,
Mais non; vous l'excitez à se perdre plus vite,
Vous le poussez gaîment quand il se précipite.
Eh bien! c'est donc à moi de faire mon devoir,
Vous l'avez vu, très-bien, à mon tour de le voir.

VERDELIER.

Un mot, jeune homme. Quoi: vous blâmez votre père
Quand tout va pour le mieux, quand la maison prospère,
Quand votre sœur épouse un des meilleurs partis
Du monde financier, grâce aux soins que j'ai pris.

ALBERT.

Ha!

VERDELIER.

Le jeune Bonnet, que son vieil oncle honore
De trois bons millions, et ce n'est rien encore;
Votre père enchanté l'accepte, il est chez lui,
Et nous pouvons signer au contrat aujourd'hui.
J'attends que votre mère arrive, on le présente,
Le mariage est fait pourvu qu'elle y consente.
Ajournez, croyez-moi, vos plaintes; calmez-vous,
Et de votre âge ayez les instincts et les goûts :

Laissez aux seuls vieillards l'humeur acariâtre,
Jeune homme, vous avez les femmes, le théâtre,
Les chevaux; à quoi donc pensez-vous, jeunes gens?
On riait, on aimait, on soupait de mon temps :
Au spectacle, où parfois l'ennui vous assassine,
Nous avons proclamé que Voltaire et Racine
Étaient des polissons; quels combats! quelles nuits!...
On donnait de grands bals dans de petits réduits.
Toutes nos passions allaient vite en besogne;
On ferraillait alors dans le bois de Boulogne;
L'amour de l'aventure animait ces cœurs chauds,
Et nous étions charmants jusque dans nos défauts.
Vous, messieurs, à vingt ans vous avez des affaires,
Voilà les jeunes gens d'aujourd'hui; tous notaires :
De précoces vieillards, ne vivant que pour eux,
Et qui n'ont même pas l'honneur d'être amoureux.

ALBERT.

Je le suis.

VERDELIER.

Ha! vraiment! je suis loin de vous faire
Un reproche d'aimer à votre âge, au contraire;
Et je vous trouve heureux, jeune homme, de sentir
Qu'à sa belle nature il ne faut pas mentir.
Vous êtes l'arbrisseau qui fleurit et s'élève;
Dans votre cœur troublé laissez monter la sève;
Je vous en félicite entre nous et tout bas.
Quoi de plus naturel? vous aimez, n'est-ce pas,
Une belle personne et vous n'êtes pas brave.

ALBERT.

Non, elle est mariée.

VERDELIER.

Oh! alors c'est moins grave.

ALBERT.

C'est votre opinion.

VERDELIER.

Toujours.

ALBERT.

Je n'ai pas lieu
D'espérer qu'on réponde à mon amour.

VERDELIER.

Mon Dieu!
Cela dépend beaucoup du mari. Si cet homme
Est convenable et bon dans son ménage, en somme
Si c'est un esprit droit, si c'est un cœur loyal,
Le trahir, bien des gens vous diraient que c'est mal;
Mais voyons; ce monsieur, raisonnons dans l'espèce
Pour voir si nous pouvons espérer, quel homme est-ce?
Vous a-t-il inspiré quelque estime?

ALBERT.

Jamais!...

VERDELIER.

Est-il obligeant?

ALBERT.

Non.

VERDELIER.

L'aimez-vous!

ALBERT.

Je le hais.

VERDELIER.

Est-il aimable au moins et bien de sa personne?

ALBERT.

Il n'est pas beau.

VERDELIER.

Tant mieux!...

ALBERT.

Mais sa femme est si bonne.

VERDELIER.

Qu'elle le soit pour vous. Dans son intérieur
Est-il traitable?

ALBERT.

Non, c'est un vilain monsieur.

VERDELIER.

Eh bien! qui diable alors voulez-vous qui vous blâme?
Allez, et déclarez votre amour à la dame.

ALBERT.

Cet aveu je l'ai fait, et de très-bonne foi.

VERDELIER.

Eh bien! quelle réponse?

ALBERT.

On s'est moqué de moi,
Je me retire.

VERDELIER.

Enfant! la plus naïve irrite
Nos cœurs par ses refus, et voilà leur mérite,
De raviver ainsi les ardeurs de l'amour,
Qu'on verrait s'allumer et s'éteindre en un jour.
Une parole, un geste, un soupir, une larme,
Un sourire, un regard, voilà quel est le charme
Des fraîches passions du jeune âge, et le cœur
De tous ces riens exquis se fait un grand bonheur.

ALBERT.

Ah! c'est vrai!... mais j'ai là ce mari qui me pèse,
Il m'inspire parfois des remords.

VERDELIER.

A votre aise,
Ecoutez le remords et tout est pour le mieux.

ALBERT.

J'aurai beau l'endormir, il peut ouvrir les yeux.

VERDELIER.

Pour ne rien voir du tout; mais, enfant que vous êtes,
Quelle frayeur vous tient? Les maris sont si bêtes!...

ALBERT.

Oui, je le crois.

VERDELIER.

Au nez de monsieur, à son bras,
Vous enjolez madame et monsieur n'entend pas.

ALBERT.

C'est vous qui m'entraînez, c'est extraordinaire,
Vous un mari!

VERDELIER.

Que diable! on n'est pas solidaire
De tous ces idiots, n'est-ce pas?

ALBERT.

S'il était
Un de vos bons amis cet idiot?

VERDELIER.

Parfait...
Serait-ce par hasard?...

ALBERT.

Ne cherchez pas.

VERDELIER, voyant Léontine.

Silence!

ALBERT.

Vous, pas un mot.

VERDELIER.

Je suis plus discret qu'on ne pense.
Cet amour, mes conseils, votre espoir le plus doux,
Entre nous tout cela.

(En lui serrant la main.)

ALBERT.

Tout à fait entre nous.

CÈNE VI.

VERDELIER, LÉONTINE.

LÉONTINE.

(Après avoir salué Albert qui sort, descend à droite.)

Ha ! madame d'Amblard revient avec Marie,
Le comte reconduit ces dames.

VERDELIER.

Je vous prie
D'agir et de parler pour moi très-chaudement;
Le comte nous revient et voici le moment.
Avec un tel appui je dois faire fortune;
Agissez.

LÉONTINE.

Mon ami, je crains d'être importune.
N'est-ce pas oublier la réserve ?...

VERDELIER.

Écoutez :
J'ai mon vieux père orné de ses infirmités ;
Il vit morose et sourd comme la domestique
Qui vieillit avec lui dans son manoir gothique.
Grave, silencieux et loin de tout voisin,
Il habite les bois, au fond du Limousin.
C'est là que vous irez vivre loin de la ville
Si vous ne m'êtes pas meilleure et plus utile.

LÉONTINE.

Mais, monsieur, j'en mourrai.

VERDELIER.

Je le crains; à revoir,
Ma chère, et comprenez quel est votre devoir.
(A part, en sortant à gauche.)
Revenons à l'ami Bonnet, qui me réclame;
Il faut que le baron le présente à sa femme.

SCÈNE VII.

MADAME D'AMBLARD, LE COMTE, MARIE, LÉONTINE, MOUZAIA.

(Le comte donne le bras à madame d'Amblard; Mouzaïa paraît au fond et présente à son colonel deux plis que celui-ci prend; madame d'Amblard quitte le bras du colonel; Marie court vers Léontine; Mouzaïa s'éloigne.)

LE COMTE.

C'est bien; vous permettez, madame?

MADAME D'AMBLARD.

Assurément.

MARIE.

Oh! que n'étais-tu là, Léontine, au moment
Des explications que nous donnait le comte.
De quel air héroïque et modeste il raconte!
Sans se faire valoir, sans élever la voix;
Et sa parole est simple et puissante à la fois.

LE COMTE, après avoir lu.

Le plus cher de mes vœux enfin se réalise,
Et j'obtiens la faveur que l'on m'avait promise;
Recevez mes adieux et félicitez-moi.

MADAME D'AMBLARD.

Nous! vous féliciter?...

MARIE, à Léontine.

Ses adieux...

MADAME D'AMBLARD.

Et pourquoi?...

LE COMTE.

Voici l'ordre formel de rejoindre l'armée.

MADAME D'AMBLARD.

Et vous partez?

LE COMTE.

Bientôt; j'arrive de Crimée
Et je pars pour l'Afrique; il faut se tenir prêt.

MADAME D'AMBLARD.

Et je vois que monsieur nous quitte sans regret.

LE COMTE.

Non; mais quand on remplit une si noble tâche,
De tout autre lien il faut qu'on se détache :
On ne s'appartient plus; et le noble métier
De prêtre ou de soldat prend l'homme tout entier.
Aussi je n'aime pas à voir un frère d'armes
Rêver du mariage et m'en vanter les charmes :
Et quand un d'eux succombe, et comme celui-ci
M'invite à son contrat, je réponds : « Grand merci. »

MADAME D'AMBLARD.

Vous n'êtes pas galant.

LE COMTE.

Mais j'estime au contraire
Qu'un homme se doit tout à cette grande affaire,
Du jour qu'il a promis d'assurer le bonheur
D'une femme à la fois son amante et sa sœur;
Mais de quel droit peut-il lui promettre une vie
Qu'il doit toute aux dangers, aux maux de la patrie?
Et de quel droit leurrer, par l'offre de sa main,
Celle qu'il va laisser mère et veuve demain?
C'est donc par loyauté seulement que je blâme
Tout soldat amolli qui partage son âme;
Et si j'étais ému d'une tendre amitié,
Je briserais mon cœur sans aucune pitié.

MADAME D'AMBLARD.

Plus de ménagement convient en toute chose :
La femme sait à quoi cette union l'expose;
Et nous en connaissons bon nombre en cet état

Accommodant leur vie au métier de soldat;
Je dis plus : vos dangers, pour les âmes altières,
Sont un attrait suprême et non pas des barrières;
Elles aiment l'épreuve et pensent que l'honneur
Est la part délicate et saine du bonheur.
D'ailleurs il n'est pas d'homme, où que le sort le pousse
Qui ne trouve la femme et secourable et douce;
Par elle il se complète, et près d'elle, à propos,
Il peut aller chercher l'élan ou le repos.

MARIE.

Ah! ma mère a raison.

LE COMTE.

Cette philosophie
D'approuver que la femme à nous se sacrifie
N'est pas du tout la mienne, et c'est ici le cas,
Cet ami m'écrivant, de ne l'approuver pas.
Franchement, convient-il qu'un homme de notre âge,
Trente-neuf ans passés, s'arrête au mariage?
Par quel enchantement peut-il être abusé?
Noirci par le soleil et par la guerre usé,
Rompu de corps et d'âme, ainsi que nous le fûmes,
Aux grâces de sa femme il répond par des rhumes :
La forçant en un jour de vieillir jusqu'à lui,
Il devient un fardeau pour qui cherche un appui.
Ah! c'est mal d'écarter un enfant de sa voie
Et de s'en emparer ainsi que d'une proie.
Par un de ces hasards, qui m'étonnerait fort,
Si quelque jeune fille à partager mon sort
Osait se résigner et me donner sa vie,
Plutôt que de la voir à ce joug asservie,
Prévoyant ses chagrins, de mon bonheur confus,
Je voudrais la sauver de moi par un refus :
« Réfléchissez un peu, mon enfant, lui dirais-je,

Cette union n'est pas l'avenir, c'est un piége;
Je ne sais quel démon vous pousse dans mes bras;
Je ne suis pas aimable et vous ne m'aimez pas;
Une fausse lueur vers moi vous a guidée:
Je me fais de l'amour une si haute idée,
Que je voudrais avoir au front et dans le cœur
Ma première jeunesse encore dans sa fleur,
Afin de vous offrir un côté de moi-même
Auquel pourrait s'unir votre charme suprême;
Mais tout ce que j'avais de jeunesse est perdu,
Et je suis de moi-même à ce point descendu,
Que je ne voudrais pas, bien qu'elle s'abandonne,
A ce débris de moi lier votre personne;
Je fuis donc pour ne pas tomber à vos genoux :
Pour vous je puis mourir! mais non vivre avec vous! »

(Marie, troublée, est prête à s'évanouir.)

MARIE.

Ah!...

MADAME D'AMBLARD.

Mon enfant!...

LÉONTINE.

Marie!...

MARIE.

Éloignons-nous.

LE COMTE.

J'appelle,

Madame?

MADAME D'AMBLARD.

Ce n'est rien, comte, je suis près d'elle.

SCÈNE VIII.

LÉONTINE, MADAME D'AMBLARD, MARIE, LE COMTE, VERDELIER, LE BARON, BONNET.

VERDELIER, à Bonnet.

Tu vois que mes amis sont assez bien reçus.

LE BARON.

Approchez : n'ayez pas de doutes là-dessus.
Voici précisément ma femme avec ma fille,
Et monsieur de Marsais, l'ami de la famille.
Monsieur Bonnet neveu.

MADAME D'AMBLARD.

Monsieur...

LE BARON, à sa femme.

Je te préviens
Qu'étant de mes amis il veut être des tiens.
Le désir de monsieur, je dis le plus intime,
Mesdames, est d'avoir place dans votre estime.

BONNET.

C'est mon ambition, madame, et croyez bien,
Comme vous le disait monsieur d'Amblard, que rien,
Rien au monde ne m'est plus cher que l'espérance
D'obtenir un regard de votre bienveillance :
Heureux si je pouvais n'être pas au-dessous
De l'honneur que j'obtiens d'arriver jusqu'à vous!
En silence et de loin, du fond de ma retraite,
J'ai longtemps attendu la faveur qui m'est faite.

MADAME D'AMBLARD.

N'en doutez pas, ici chacun sait ce qu'il doit
D'égards aux bons amis que mon mari reçoit.

LE BARON.

A vous surtout, de qui la visite me flatte
Par son intention tout à fait délicate.
Avant peu nous pourrons en causer librement.
(Bas au comte.)
Un superbe parti pour ma fille.

LE COMTE.

Vraiment!...

LE BARON.

Un excellent garçon, cent mille francs de rente.

MADAME D'AMBLARD.

Pardonnez-moi, monsieur, ma fille un peu souffrante
A besoin de repos et demande des soins.

LE BARON.

Elle est pâle, en effet... Ce n'est pas grave, au moins.
Je vais faire appeler le médecin bien vite.

BONNET, à Verdelier.

Ma parole d'honneur, j'aime assez la petite.

VERDELIER.

Alors tu lui seras fidèle?

BONNET.

Si je puis.

MADAME D'AMBLARD, au comte, avant de sortir.

Contre cet étranger nous sommes sans appuis;
De grâce, informez-vous de lui, de sa famille,
Et que je sache à qui je vais donner ma fille.

BONNET, à Verdelier.

Il lui baise les mains.

VERDELIER.

Souvent.

LE COMTE, à madame d'Amblard.

Comptez sur moi.

BONNET.

Que veut dire ceci?

VERDELIER.

Qu'ils sont au mieux, ma foi.

(Le comte sort au fond et regarde Bonnet, qui le salue.)

SCÈNE IX.

BONNET, VERDELIER.

BONNET.

Quel est donc ce monsieur?

VERDELIER.

C'est l'insolence même.

BONNET.

Que vient-il faire ici?

VERDELIER.

Mon cher, je crois qu'il aime...

BONNET.

Mademoiselle?

VERDELIER.

Non, madame.

BONNET.

En vérité!

VERDELIER.

Il sera ton beau-père aussi par un côté.
Sa fortune est immense, il est seul.

BONNET.

Le cher homme!
S'il augmentait la dot de quelque forte somme:
Les gens très-vertueux n'ont pas besoin d'argent,
Et je ne serai pas un beau-fils exigeant.

VERDELIER.

Un petit million suffirait!...

BONNET.

Sur mon âme!...

VERDELIER.

Il estime beaucoup, il vénère ma femme :
Elle et moi nous prendrons ici tes intérêts
Près de ces braves gens dont j'ai tous les secrets.
Va prévenir ton oncle et le mettre en demeure
D'écrire à notre ami; qu'il écrive sur l'heure.
Nous approuvera-t-il, crois-tu?...

BONNET.

Si je le crois!...
Il sera satisfait plus que nous mille fois.

VERDELIER.

Après, vois Mélanie.

BONNET.

Ah! mon cher! rude épreuve
Que de la préparer à son rôle de veuve.

VERDELIER.

La loi du mariage oblige, sans égard
Pour un passé coupable, à renvoyer Agar.

BONNET.

Agar est femme, avant que de se mettre en marche,
A vouloir arracher les yeux du patriarche :
L'obstacle en cette affaire égale le péril.

VERDELIER.

Voyons, pour renvoyer Agar, que faudrait-il?

BONNET.

Mon cher, pour qu'elle parte, il faudra qu'elle y gagne :
Agar veut à tout prix sa maison de campagne,
Un hôtel, des chevaux, des gens, et cet hiver,
Sa loge à l'Opéra, mon bon.

VERDELIER.

Dans le désert?...
Pauvre ange! Cher ami, promets tout pour lui plaire,
Et plus tard, comme l'autre, elle aura de l'eau claire.
Tout ira bien : d'abord procure-toi l'argent
Que tu dois me compter, j'y tiens et c'est urgent!...

BONNET.

Je fais ce que je peux; mais ton oncle refuse.

VERDELIER.

Pourquoi?

BONNET.

Sans me donner de raison ni d'excuse,
Ton oncle m'éconduit.

VERDELIER.

Vraiment, c'est par trop fort,
Il refuse d'instinct, pour me faire du tort.
Ce que j'attends de toi va te paraître étrange;
Je crois t'avoir souscrit quelques lettres de change...

BONNET.

Oui, oui, pauvres valeurs qu'on ne peut escompter.

VERDELIER.

Poursuis-moi dès ce soir, mon cher, fais protester.

BONNET.

Moi, te poursuivre; moi, demander la saisie
De tes meubles.

VERDELIER.

Très-bien.

BONNET.

C'est de la fantaisie,
Es-tu fou?...

VERDELIER.

Je te parle en homme réfléchi,
Mon plus ardent désir est d'aller à Clichi.

Tant que je suis debout, l'oncle Bernard étale,
Pour cacher ses écus, les fleurs de sa morale;
Mais que je sois conduit en prison, et demain
Il faudra par pudeur qu'il me tende la main.
Mes nombreux créanciers, mes amis et ma femme
Iront crier chez lui, dire qu'il est infâme
De laisser un neveu croupir dans les cachots;
Je veux le chansonner, le cribler de bons mots;
Dans un petit journal glisser une satire,
Et de mes longs ennuis lui faire un long martyre;
Je veux payer des gens qui se feront un jeu
De lui dire en passant : Qu'as-tu fait du neveu?
Plus de repos : la nuit, des cris sous sa fenêtre,
Chaque jour une scène; il en mourra peut-être.
Et quel enterrement! comme ce sera beau!
Les croquemorts auront des fleurs à leur chapeau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, BAPTISTE, MOUZAIA, ALBERT.

(Albert et Mouzaïa font des armes; Louison les regarde avec intérêt.)

MOUZAÏA.

Parez et ripostez, fendez-vous, pas d'efforts;
Relevez-vous, sentez le fer, la pointe au corps.
Parez solidement sans que la main s'écarte;
Je double votre épée en tierce, parez quarte,
Et ripostez; c'est bien : l'œil vif et le cœur froid.
J'attaque à faux, partez, la main haute, coup droit.

LOUISON.

Quelle ardeur! quel tapage! oh! c'est de la démence;
Vingt fois le jour au moins la leçon recommence.

MOUZAÏA.

C'est assez respirer, en garde, et de l'entrain;
Attaquez bravement et soutenez la main.

SCENE II.

BAPTISTE, LOUISON, ALBERT, MOUZAIA.

ALBERT.

Assez, mon brave, assez!

(Il tombe dans un fauteuil.)

MOUZAÏA.

Du nerf, du caractère.

ALBERT.

Je n'en puis plus, Baptiste, un verre de madère.

MOUZAÏA, à Louison, pendant que Baptiste passe à l'office pour obéir à l'ordre.

Ce madère est parfait ; j'espère bien qu'il va
Porter deux verres.

LOUISON.

Oh ! l'on vous doit bien cela.

MOUZAÏA.

C'est votre opinion ; que vous êtes gentille,
Mon enfant...

ALBERT, à Mouzaïa, qui passe de son côté.

Tu veux donc épouser cette fille?

MOUZAÏA.

Épouser !... Je m'étrangle.

ALBERT.

A boire !...

MOUZAÏA.

J'ai fait vœu
D'aimer partout beaucoup et d'épouser très-peu.
(A part, voyant Baptiste qui n'a apporté qu'un verre sur le plateau.)
Un seul verre.

ALBERT.

Versez à monsieur.

MOUZAÏA.

On lui donne
Une fière leçon, et je la trouve bonne.
(Après avoir bu.)
Poudre de prince ! il est exquis, il sent son fruit.

LOUISON, à Baptiste, après être allé chercher un verre pour Albert.

Maintenant, pour monsieur, versez vite.

MOUZAÏA, à Baptiste.

Un biscuit.

ALBERT, à Baptiste, qui ne se hâte pas d'obéir à Mouzaïa.

Des biscuits.

MOUZAÏA.

Est-ce avec son argent qu'il achète
Les gâteaux?

ALBERT.

Quelquefois il en mange en cachette.
(A Mouzaïa, après s'être levé.)
Ne te refuses pas, mon brave, une douceur.
(A Baptiste, en sortant.)
Vous, les plus grands égards pour mon cher professeur.

(Dès qu'il est sorti, Baptiste, qui allait servir les biscuits, va les poser sur le buffet.)

SCÈNE III.

MOUZAIA, LOUISON, BAPTISTE.

(Louison sert Mouzaïa et l'écoute avec plaisir.)

BAPTISTE.

Des égards!...

MOUZAÏA.

Il faut donc s'expliquer en famille.

(Il se place gravement entre Baptiste et Louison, et il leur parle en trempant un biscuit dans le vin.)

Pourquoi vous fâchez-vous? je la trouve gentille,
Et pense comme vous par amitié.

BAPTISTE.

Merci.
Monsieur, j'épouse, moi.

MOUZAÏA.

Monsieur, j'épouse aussi.

BAPTISTE.

Oui, vous le promettez.

MOUZAÏA.

Promettre... je le jure.

BAPTISTE.

Je suis riche.

MOUZAÏA.

Très-bien, voilà pour la figure.

BAPTISTE.

Monsieur, je suis le fils d'un brave homme; il m'apprit
Que deux et deux font quatre.

MOUZAÏA.

Et voilà pour l'esprit.

BAPTISTE.

J'ai l'aveu des parents.

MOUZAÏA.

Mon Dieu! supposons même,
Pour un rapide instant, que madame vous aime.
Votre bonheur fleurit aux rayons les plus doux
De la lune de miel : eh bien! malheur à vous!

BAPTISTE.

Malheur à moi!

MOUZAÏA.

Voici : je suis en sentinelle
Près de vous jour et nuit, jouant de la prunelle;
Et sans bruit, pas à pas, partout où vous allez,
Je suis vos mouvements, qui me sont signalés.
Du fond de mon réduit j'ai l'œil sur votre porte,
Et je vois tout chez vous, que l'on entre ou qu'on sorte.
Votre femme me voit amoureux comme un fou;
Je m'expose pour elle à me rompre le cou,
Et je croise en tous sens les fils de mon intrigue;
Ça l'amuse beaucoup; mais cela vous fatigue.
Un jour tout le quartier croit que j'ai disparu,
Vous le croyez aussi, le bruit en a couru.

Vous respirez alors, vous calmez votre bile,
La nuit vient, vous dormez, vous êtes bien tranquille,
Crac! et le tour est fait.

(Il embrasse Louison.)

LOUISON.

Eh bien!...

MOUZAÏA.

Voilà comment
On a pris Malakoff.

LOUISON, souriant.

Quel mauvais garnement!...

MOUZAÏA.

Vous voyez qu'en amour je ne suis pas novice,
Bonhomme; maintenant faites votre service.

SCÈNE IV.

MOUZAIA, BAPTISTE.

MOUZAÏA.

(Pendant qu'il s'assied devant la table pour finir la bouteille, Baptiste sort et revient avec une redingote qu'il met après avoir ôté sa veste de service; il prend sa canne, son chapeau, et met ses gants. Mouzaïa, qui ne le voit pas, lui parle et lui tend son verre.)

On est bien disposé par moments, je le suis;
Finissons la bouteille, absorbons les biscuits.
Console-toi, mon brave, un peu de caractère;
Je ne sais pas pourquoi Louison me préfère;
Mais plus tard, son esprit par tes soins converti,
Elle t'adorera... quand je serai parti.
Chacun son temps : au lieu d'être jaloux et triste,
Verse gaîment, mon brave... Eh bien!...

(Il se lève et voit Baptiste en habit de ville.)

BAPTISTE.

Plus de Baptiste !

Mal payé par monsieur, trahi par Louison,
Mystifié par vous, je quitte la maison;
Je n'y recevrai plus les ordres de personne;
Je veux vivre en bourgeois, seul... avec une bonne :
Je suis un créancier, monsieur, et j'ai l'honneur
D'être... de n'être pas votre humble serviteur!

SCÈNE V.

MOUZAIA, BAPTISTE, FORGEON, LUCAS, DUBOIS, GARÇONS qui suivent les fournisseurs.

BAPTISTE.

Tiens, c'est le vieux Forgeon et sa vieille faïence.

FORGEON.

Monsieur peut l'accepter en toute confiance.

BAPTISTE.

Bon! parlez à monsieur, je ne suis rien ici.

(Il désigne Mouzaïa, à qui Forgeon présente une faïence.)

MOUZAÏA.

Des assiettes, des plats.

FORGEON.

C'est du vrai Palissy.

Trois vases et deux plats, ça nous fait tout de suite
Deux mille six cents francs.

MOUZAÏA.

Un peu de terre cuite!...

Les fabricants ont mis des couleurs là-dessus
Pour tromper le bourgeois crédule, quel abus ! ..

FORGEON.

Voilà !

(Il présente la facture à Baptiste.)

BAPTISTE.

Non, à monsieur.

MOUZAÏA.

Qu'est ceci?

FORGEON.

La facture.

MOUZAÏA.

Pourquoi faire?

FORGEON.

Écoutez, ma patience dure
Depuis longtemps.

MOUZAIA.

Eh bien! quoi?

FORGEON.

Monsieur le baron.
Me doit vingt mille francs.

MOUZAÏA.

Ça fait un compte rond.

FORGEON.

On se moque de nous, confrère.

LUCAS.

A quel indice
Le voyez-vous?

FORGEON.

Il faut que tout ceci finisse.

BAPTISTE.

Et vous avez raison; contre qui que ce soit
Chacun peut justement faire valoir son droit.
Je suis un créancier tout comme vous,

MOUZAÏA.

Canaille!
Il passe à l'ennemi sur le champ de bataille!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VERDELIER.

(Verdelier a entendu les dernières paroles de Baptiste et voit tous les créanciers animés et formés en groupe autour de l'ex-valet de chambre.)

VERDELIER.

Je viens d'être chargé par le baron d'Amblard
Lui-même de payer ses dettes sans retard ;
Et quand vous murmurez, grands enfants que vous êtes,
Voilà plus de huit jours que les sommes sont prêtes
Et les comptes réglés... pour Baptiste et pour vous :
Entrez dans cette salle, on va vous payer tous.

(Il fait entrer tous les créanciers dans une salle à gauche.)

MOUZAÏA.

Le créancier m'offusque, et je le prends en grippe.
Ces factures... Je vais en allumer ma pipe.

VERDELIER, revenant pendant que Mouzaïa sort.

Ah! ce pauvre baron, en vain je le défends;
Si madame d'Amblard, le comte ou les enfants,
De ces vils créanciers soupçonnent la présence,
Le bonhomme vaincu retombe en leur puissance.
Aucun de nos projets ne pourrait s'achever;
Il faut le secouer, l'éblouir, l'enlever!

SCÈNE VII.

VERDELIER, LE BARON.

LE BARON.

Ah! de tous les chagrins que j'ai, Dieu me pardonne!
Les plus cruels sont ceux que la famille donne.
C'est à perdre l'esprit.

(Il jette sur la table une liasse de papiers qu'il tenait en entrant.)

VERDELIER.

Qu'arrive-t-il?

LE BARON.

Je voi
Ma femme et mes enfants se tourner contre moi,
Et je doute beaucoup que ma fille consente
A prendre le mari que ta main lui présente.

VERDELIER.

Bonnet!

LE BARON.

Un grand complot semble s'organiser
Afin de me réduire et de nous diviser;
On ose m'assurer que si je ne déserte
Ton amitié, tu vas me conduire à ma perte.

VERDELIER.

Moi?

LE BARON.

Je suis empêtré dans de tels embarras,
Que je renonce à tout.

(Il tombe sur un siége.)

VERDELIER, avec le plus grand étonnement.

Ça ne m'étonne pas!
Allons, tout est rompu; mais l'affaire est trop bonne,
Même sans ton concours, pour que je l'abandonne,
Ou bien que je consente à partager mon gain
Avec qui que ce soit dans un succès certain.
J'aurais grand tort : je sais qu'un projet entre mille
Doit être mis au jour pour embellir la ville.
Le plan définitif, que j'ai vu par hasard,
Sur ma propriété trace un grand boulevard.
Quand le public verra l'affaire résolue,
Ce bruit seul au terrain donne une plus-value;
Et, du soir au matin, ce que vous achetez
Trois francs le mètre à peine, en vaut vingt.

LE BARON.

Vous vendez?...

VERDELIER.

Chut! ne me presse pas de vendre, je te prie;
Suis l'opération : la ville m'exproprie
Pour dessiner, d'après les plans qu'on a conçus,
Un quartier neuf; très-bien, nous gagnons là-dessus;
Et ce qu'on estimait quinze et vingt francs le mètre,
Nous est payé quarante et soixante peut-être.

LE BARON.

On pourrait vendre...

VERDELIER.

Rien. Je sais mieux mon métier.
Pour que l'emplacement ait tout l'air d'un quartier,
On trace un boulevard avec ses promenades,
Un grand square, et partout nous avons les façades.
Dès qu'on perce une rue, il faut vite établir
Le pavé, les trottoirs qui doivent l'embellir;
Chaque passant convoite une place choisie
Pour bâtir là-dessus selon sa fantaisie;
Et de soixante francs, notre prix le plus bas,
Le mètre montre à cent.

LE BARON se lève.

Il faut vendre.

VERDELIER.

Non pas.
Pour chauffer l'acquéreur, il faut en apparence
Autour de nos terrains créer la concurrence;
Des amis dévoués et me comprenant bien,
Viendront surenchérir et ne compteront rien.
Ce n'est peut-être pas très-loyal, je l'avoue;
Mais voilà, mon ami, comment cela se joue.
Alors les résultats sont superbes : je fais
Bâtir quelques maisons, des hôtels à mes frais;

LE BARON.

Ah! quel rêve, courons.

VERDELIER.

Viens, allons sans retard
Jeter les fondements de la cité d'Amblard.

SCÈNE VIII.

VERDELIER, LE BARON, MADAME D'AMBLARD, LE COMTE.

MADAME D'AMBLARD.

(Elle entre et s'adresse vivement au baron afin de l'arrêter.)

Il faut que je vous parle; écoutez : j'en appelle
A votre dévouement... ma fille.

LE BARON.

C'est pour elle
Que je vais travailler et réussir.

MADAME D'AMBLARD.

A quoi?

LE BARON.

C'est pour Albert, pour toi! bon courage...

MADAME D'AMBLARD.

(Elle se tourne tristement vers le comte.)

Pour moi!...

SCÈNE IX.

MADAME D'AMBLARD, LE COMTE.

LE COMTE.

Puis-je espérer du moins une bonne nouvelle
De l'état où j'avais laissé mademoiselle?

MADAME D'AMBLARD.

Très-bonne, en vérité : ma fille va très-bien,
Et de ce côté-là nous ne craignons plus rien;
C'est votre seul départ maintenant qui m'attriste.

LE COMTE.

Et, bon Dieu! pourquoi donc, madame?

MADAME D'AMBLARD.

Je persiste
Dans mes regrets de voir un grand nom menacé
De n'avoir bientôt plus qu'un glorieux passé.
Où sont les héritiers de l'honneur.

LE COMTE.

Je déplore
Le vide qui se fait bien plus que vous encore;
Mais dans ce pauvre siècle, ennuyeux à périr,
Quand on ne sait plus vivre, il faut savoir mourir.
Par respect pour mon nom, c'est ma dernière envie.
J'ai perdu dans les camps le meilleur de ma vie,
Et je voudrais en vain laisser un héritier
De ce nom, c'en est fait : je mourrai tout entier,
Sans qu'une fille noble et belle se résigne
A me donner sa main, dont je ne suis plus digne.

MADAME D'AMBLARD.

Vous croyez donc toujours que pour se faire aimer
De nous, ce sont les yeux surtout qu'il faut charmer?
Et que ce qui nous touche et nous plaît davantage
Est la beauté, qui passe avec le premier âge?
Non. C'est aux qualités qui lui manquent surtout
Que la femme s'arrête avec le plus de goût;
Et que par une loi divine et nécessaire,
Son âme va se prendre à leur beauté contraire :
Ainsi, vous colonel, je puis vous affirmer,
En ne vous aimant pas, que l'on peut vous aimer.

LE COMTE.

Altérer l'amitié d'un peu de flatterie,
C'est mal.

MADAME D'AMBLARD.

Une famille honorable me prie,
Sachant que je vous dis ma pensée au besoin,
De voir si je pourrais vous pressentir de loin;
Et sans trop m'expliquer, vous dire quelque chose
Tout bas d'un excellent parti qu'on vous propose.

LE COMTE.

Oh! ne me dites rien, il est bien arrêté
Que je refuse

MADAME D'AMBLARD.

Un ange, un ange de bonté,
Qui vous aime.

LE COMTE.

Entre nous cela n'est pas possible.

MADAME D'AMBLARD.

Aux grandes actions, c'est une âme sensible:
L'éclat avec lequel votre nom s'est produit
A vivement ému ce cœur et l'a séduit.
Ce qu'elle a pu savoir de nous, ce qu'elle-même
A pu voir de ses yeux, tout fait qu'elle vous aime.
Enfin c'est une enfant digne d'un noble époux,
Fière, naïve et prête à partir avec vous.
Voyez si votre cœur désire reconnaître
Cet amour dévoué.

LE COMTE.

Je n'en suis pas le maître :
Vous m'en voyez très-fort attristé, sur ma foi;
Mais l'honneur me contraint à refuser.

MADAME D'AMBLARD.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'ai, pour tout dire, un autre amour dans l'âme.

MADAME D'AMBLARD.

Quoi, monsieur, vous aimez ?

LE COMTE.

Depuis longtemps, madame.

MADAME D'AMBLARD.

Quel obstacle entre vous et le bonheur?

LE COMTE.

Aucun!
Seulement, cet amour n'a pas le sens commun.
La personne que j'aime est charmante; il me semble
Que nous ne sommes pas formés pour vivre ensemble!

MADAME D'AMBLARD.

Qu'étrange est le motif où vous renfermez!...
Vous ne l'épousez pas parce que vous l'aimez.

LE COMTE.

Oui. J'ai vu cette enfant, toute petite fille,
Jouer autour de moi, si frêle, si gentille,
Et me livrer son cœur dans un abandon tel,
Que mon amour a pris un côté paternel;
Et je n'ai dans ce cœur, dont elle est la maîtresse,
Qu'un peu de passion, mais beaucoup de tendresse...
Ah! quelle grâce exquise en tous ses mouvements!...
Elle s'épanouit en nobles sentiments,
En aspirations, dont le charme s'exhale
De son cœur sur son front en fraîcheur virginale;
Si bien que, par l'effet de sa naïveté,
Son âme se répand sur toute sa beauté.
Dans son émotion les regards de cet ange
Ont des rayonnements d'une douceur étrange,
Et de ses yeux charmants on dirait que l'azur
Reflète un ciel nouveau plus suave et plus pur.

Sa voix douce réveille autour d'elle la vie;
Son amitié rend fort, son regard purifie;
On se trouve honoré d'avoir touché sa main;
Quand on marche près d'elle on aime son chemin,
Et l'on sent que le cœur qu'elle accepte s'épure
Par l'admiration de sa belle nature,
Comme si Dieu mêlait à cette pureté
Une émanation de céleste beauté,
Et d'un reflet divin colorait son sourire
Pour rapprocher de lui les âmes qu'elle attire,
Et pour se révéler aux cœurs qu'elle a charmés.

MADAME D'AMBLARD.

C'est elle! je connais celle que vous aimez...
C'est ma fille.

LE COMTE.

Comment savez-vous?...

MADAME D'AMBLARD.

J'en appelle
A votre loyauté : c'est ma fille.

LE COMTE.

C'est elle.
Gardez-moi le secret d'un amour sans espoir :
Adieu, je n'oserais jamais plus la revoir;
Je m'éloigne.

MADAME D'AMBLARD.

Restez; car cette jeune fille,
Dont l'âme est tout à vous et de qui la famille
Me charge, à l'instant même où vous allez partir,
Et de parler pour elle et de vous pressentir,
C'est ma fille, monsieur.

LE COMTE.

Votre fille! Marie!
C'est Marie!

MADAME D'AMBLARD.

Elle vient; restez là, je vous prie.

LE COMTE.

Oh! je tremble.

MADAME D'AMBLARD.

Elle pleure, et rien, vous le voyez,
N'attire ses regards, par les larmes noyés.

LE COMTE.

Elle ne me voit pas.

SCÈNE X.

MARIE, MADAME D'AMBLARD, LE COMTE.

MADAME D'AMBLARD.

Tu pleures et j'ignore
Ce qui fait ton chagrin! Je suis ta mère encore.
Je te voyais, enfant, dans tes grandes douleurs,
Faites d'un peu de peine et de beaucoup de pleurs,
Venir à moi bien vite et te plaindre et me dire
Tes noirs chagrins, bientôt couronnés d'un sourire :
Tout ce grand désespoir se perdait dans mes bras.

MARIE.

Ah! pardon, je l'aimais; je ne le savais pas;
Mais quand il nous a dit, avec son air sévère,
Que son âme restait parmi nous étrangère,
Et qu'il allait partir, alors une douleur
Toute de désespoir m'a révélé mon cœur.
Ma mère, je ne sais, tant le chagrin m'accable,
Si vous me trouverez innocente ou coupable;
Mais la douleur me brise à me faire mourir :
C'est à vous seule aussi que j'ai dû recourir,

Et je viens sans espoir, comme une abandonnée,
Redemander la vie à qui me l'a donnée.

MADAME D'AMBLARD.

Pleure et console-toi ; persuade-toi bien
Qu'on n'est pas jeune et belle et charmante pour rien.
Ce monsieur de Marsais, notre ami, qui se pose
En homme austère et froid, pour qui la grande chose
Est d'être inaccessible au pouvoir de l'amour,
Son esprit révolté s'humanise à son tour.

MARIE.

Le comte ! vous croyez qu'il aimerait...

MADAME D'AMBLARD.

Il aime.

MARIE.

Et vous me regardez !

MADAME D'AMBLARD.

Qu'il s'explique lui-même,

MARIE.

(Marie pousse un cri d'effroi.)

Ah !

LE COMTE.

Dieu seul peut savoir ce qui se passe en moi ;
Il est vrai je vous aime et vous donne ma foi,
Mais depuis bien longtemps vous m'êtes fiancée
Dans ce monde du rêve où vivait ma pensée.
Ah ! parmi ce bonheur toutefois quel tourment
De ne pouvoir pas faire acte de dévoûment,
Ni produire sur l'heure à vos yeux quelque preuve,
Quelque haut fait d'amour dont votre âme s'émeuve !
Quand cet aveu m'élève à la réalité
D'un bonheur que l'espoir n'aurait pas inventé,
Je reste près de vous calme, insensible presque ;
Ah ! que ne sommes-nous au temps chevaleresque !

J'aurais là pour vous faire honneur de mon amour
Quelque noble folie à tenter en plein jour.
Vains regrets! tout s'oppose à cette fantaisie;
Je trouverai toujours assez de poésie
A chercher dans vos yeux l'espoir de mon bonheur,
Et j'abandonne ici mes lèvres et mon cœur.

(Il baise la main de Marie.)

MADAME D'AMBLARD.

Eh bien?

MARIE.

Il est donc vrai, ma mère, à moi son âme,
A moi son nom, sa gloire; et je serai sa femme.
Je devrais demander pardon à deux genoux
D'aimer d'un tel amour quelqu'un qui n'est pas vous!
Ah! parlez-lui pour moi, dites-lui que je l'aime
Autant que vous, ma mère, et bien plus que moi-même;
Mais que son dévoûment pour vous est le moyen
Le plus sûr pour son cœur de régner dans le mien.

SCÈNE XI.

MADAME D'AMBLARD, LE COMTE, VERDELIER.

MADAME D'AMBLARD, au comte.

Quel trésor je vous donne, et qu'en perdant Marie,
De joie et de bonheur je me sens appauvrie!
Mais du moins vous voilà certain de son amour,
Maintenant vous pourrez attendre à votre tour...

LE COMTE.

Non. Marie est mon bien, je veux m'assurer d'elle,
Non pas pour l'entraîner loin de votre tutelle :
Je veux, sans l'éloigner de vous un seul moment,
Ajouter mon amour à votre dévoûment;

Et vous verrez entrer ainsi dans la famille,
Ma mère, un fils de plus, sans perdre votre fille.

MADAME D'AMBLARD.

(Dans un transport de reconnaissance elle pose sa main sur l'épaule du colonel; Verdelier paraît au fond et voit ce mouvement.)

Vous êtes un brave homme et digne d'être aimé
Par ce cœur généreux que mes soins ont formé.

LE COMTE.

Pardon, je cours après le baron, je désire
Avoir l'aveu du père.

MADAME D'AMBLARD.

Et moi je vais écrire.
Ma lettre expliquera notre bonheur.

LE COMTE.

Courons!...

(Elle sort à gauche; Verdelier la regarde; il salue le comte, qui s'arrête à peine et sort au fond.)

SCÈNE XII.

BERNARD, VERDELIER.

VERDELIER.

Nous sommes tous mortels, et même les barons.
Ah! qui sait sur combien de trahisons, en somme,
Est fondé le bonheur de notre gentilhomme!
J'ai surpris leur amour et j'en suis le témoin;
C'est un secret qui peut me servir au besoin,
Et je ne craindrai plus l'ascendant de madame.

(Il prend les papiers oubliés par d'Amblard.)

Bon, voici les papiers que le baron réclame.

(Apercevant Bernard.)

Mon oncle, l'honneur même escorté par l'ennui...
Que j'aurai de plaisir à me passer de lui.

BERNARD.

Léontine? Je viens lui demander la joie
D'un petit entretien. Il faut que je la voie.

VERDELIER, à part.

Vieil égoïste!
(Les créanciers, enfermés à gauche dans une salle, font du bruit.)
Bon!

BERNARD.

Quel vacarme!

VERDELIER, à part.

Très-bien!

BERNARD.

On discute un peu fort là-dedans.

VERDELIER.

Ce n'est rien.
De vilains créanciers qui perdent patience:
A vous de les calmer, homme d'expérience;
Ils se croiront payés rien qu'en vous écoutant:
Votre belle morale est de l'argent comptant.
(A Bernard.)
Adieu, mon oncle, adieu!

SCÈNE XIII.

DUBOIS, BERNARD, FORGEON, LUCAS.

(Les fournisseurs, fort en colère, sortent de la chambre où Verdelier les avait enfermés; ils sont fort animés et entourent Bernard.)

LUCAS.

C'est se moquer du monde.

FORGEON.

Nous demandons monsieur, que quelqu'un nous réponde.

DUBOIS.

Le verrons-nous?

LUCAS.

Je viens pour la vingtième fois.
J'entends être payé sur l'heure.

BERNARD.

Je vous crois.

FORGEON.

Est-ce avec de grands airs et de belles paroles
Que vous croyez suffire à vos dépenses folles?

BERNARD.

Mais, messieurs...

FORGEON.

C'est assez faire de l'embarras.

LUCAS.

Il faut payer.

BERNARD.

Cela ne me regarde pas.

DUBOIS.

Monsieur d'Amblard?

BERNARD.

Monsieur d'Amblard vient de se rendre
A Paris pour affaire urgente.

(Il s'assied.)

FORGEON.

On va l'attendre.

DUBOIS.

Depuis assez longtemps nous courons après lui.

LUCAS.

Nous voulons notre argent.

FORGEON.

A l'instant.

DUBOIS.

Aujourd'hui.

BERNARD.

A quoi bon ces clameurs, messieurs, qui s'en effraye?

FORGEON.

Vous avez ma facture et je veux qu'on me paye.

LUCAS.

(Tous se levant à la fois et entourant Bernard.)

Il nous faut de l'argent.

TOUS.

De l'argent!

(Ils passent tous à droite.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIE, LE COMTE.

(Le comte entre par le fond; il entend les cris des créanciers. Marie entre par la gauche; mais dès qu'elle aperçoit le comte, elle s'arrête et reste cachée derrière une portière. Le comte prend à part Bernard.)

LE COMTE.

Renvoyez
Toute cette cohue au plus vite et payez.
Prévenez mon banquier, je verrai mon notaire.

BERNARD.

Permettez, colonel, c'est une grosse affaire.
En dehors de ces gens un autre créancier
Poursuit monsieur d'Amblard, c'est le Crédit foncier,
Qui va l'exproprier, et dans toutes les formes.
Il est pris là-dedans pour des sommes énormes.

LE COMTE.

Quand ces dettes devraient absorber tout mon bien,
Dégagez le baron, et qu'il n'en sache rien.

MARIE.

Ah!...

LUCAS.

Serons-nous payés enfin?

FORGEON.

Qu'on nous réponde.

LE COMTE.

Ce soir, chez moi, messieurs, on paîra tout le monde.

FORGEON.

On se retire.

LE COMTE.

Allez. Silence d'ici là.
Ou l'on ne fera rien pour vous.

FORGEON.

On se taira!

(Ils sortent tous au fond; Marie reste seule.)

MARIE.

Je comprends maintenant pourquoi ma mère pleure;
Pauvre Albert! le voilà sans fortune à cette heure.
Le comte de Marsais s'empresse, il est jaloux
De prouver son amour, de se perdre avec nous;
Mais quand son dévoûment le pousse dans le gouffre,
En conscience est-il loyal que je le souffre?
Non. Dans ce grand revers qui nous frappe aujourd'hui
Je veux, quoi qu'il arrive, être digne de lui.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une salle de bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNET, VERDELIER.

Verdelier entre pendant que Bonnet pose devant une glace et passe des gants.

VERDELIER.

Pends-toi, brave Crillon, on a vaincu sans toi.

BONNET.

Pas encor. J'aime mieux cet autre mot d'un roi,
Mon cher : Tout est perdu, fors l'honneur.

VERDELIER.

Au contraire,
Mon cher, tout est sauvé.

BONNET.

Fors l'honneur?...

VERDELIER.

Notre affaire,
L'affaire des terrains prend un superbe tour :
Tout va bien, ma fortune ainsi que ton amour.
Jamais occasion ne fut plus agaçante ;
J'arrive à tout pour peu que le diable y consente.
Ce cher d'Amblard et moi nous avons arrêté
L'acte constitutif d'une société.
Qu'il signe seulement, ma fortune est certaine.

BONNET.

Et la sienne?

VERDELIER.

De quoi vas tu te mettre en peine?...

BONNET.

Il est rentré chez lui tout rêveur.

VERDELIER.

Allons donc!

BONNET.

Il nous revient pensif et triste.

VERDELIER.

Le baron?...

BONNET.

Lui-même!...

VERDELIER.

Tout à l'heure il nageait dans la joie
Avec un abandon...

BONNET.

Il paraît qu'on s'y noie.
Il a fait demander sa femme; je suis sûr
Qu'ils sont fort affairés.

VERDELIER, *à part.*

Ceci devient obscur.

(*A Bonnet.*)

Et toi, joli garçon, as-tu vu la petite?
Elle te plaît toujours, tu lui plais.

BONNET.

e la quitte;
Mais, entre nous, je vois les choses d'un autre œil;
Notre brûlant amour subit un froid accueil.
J'ai beau faire, on me traite avec tant de réserve,
Qu'après quelques éclairs, je sens tomber ma verve.
Le baron et sa femme ont déserté le bal
Pour aller discuter l'affaire; ça va mal;
Je crois qu'il nous faudra renoncer à Marie.

VERDELIER.

Y renoncer?

BONNET.

Vraiment cela me contrarie
A cause de toi.

VERDELIER.

Hein !...

BONNET.

Ces stupides parents
Te font perdre du coup...

VERDELIER.

Quoi?

BONNET.

Les cent mille francs !

VERDELIER.

Mais pardon, mais non pas, mais ce serait infâme,
J'ai huit jours pour te mettre en puissance de femme.
Un peu de cœur, on n'eût jamais plus de raison
D'espérer un succès; j'ai dans cette maison
L'amitié de monsieur, les secrets de madame;
Et toute la famille, enfants, époux et femme
Sont autant de pantins dont je peux à mon choix
Faire jouer les fils, que je tiens dans mes doigts.
Faut-il te dire tout?... l'oncle Bernard lui-même
Se rend; il est réduit par ma femme, qu'il aime,
A servir nos projets; avant deux ou trois jours
Du comte de Marsais nous aurons le concours.
S'il ne m'est pas acquis ainsi que je l'espère,
Je condamne ma femme à vivre chez mon père,
Avec nos paysans. A demain le départ :
Vous entendrez les cris du cher oncle Bernard.

BONNET.

On peut tout espérer des âmes délicates :
Il en mourra.

VERDELIER.

Tais toi, scélérat, tu me flattes.

BONNET.

Ah! tu veux réussir!

VERDELIER.

A tout prix : en deux mots
Il ne me convient pas d'être au nombre des sots,
Et sans m'inquiéter du monde qui me juge,
Je prétends arriver; après moi le déluge.
Je renonce au plaisir d'être mis en prison.
Et tu dois arrêter les poursuites.

BONNET.

C'est bon!

SCÈNE II.

VERDELIER, LE COMTE.

(Le comte entre et va se placer à droite devant la porte de l'appartement où madame d'Amblard et son mari se sont renfermés; il ne voit ni Bonnet ni Verdelier.)

LE COMTE, à part

Attendons; mes amis causent longtemps ensemble
Sans me faire appeler. Qu'est-ce à dire? je tremble
Que le baron, séduit, n'ait précipitamment
Avec cet inconnu pris quelque engagement.

VERDELIER, avec une extrême politesse.

Croirai-je que monsieur, arrivant de Crimée,
Va partir pour l'Afrique et rejoindre l'armée?...
Si je me réjouis de prévoir cette fois
Les Kabyles domptés et de nouveaux exploits,
J'ai regret néanmoins que le sort vous entraîne
Encor dans les hasards d'une guerre lointaine,
Vous qui portez si bien la gloire d'un grand nom,
Et qui là-bas peut-être... Ah!...

LE COMTE.

Vous êtes bien bon.

VERDELIER.

Les hommes éminents sont si rares, que certe
L'on a raison d'en craindre et d'en pleurer la perte;
Et j'aimerais bien mieux vous voir goûter ici
Un repos mérité par tant d'efforts.

LE COMTE.

Merci.

VERDELIER.

Ce prix de vos efforts qu'on vous doit, on le donne
A ceux qu'on voit ici payer de leur personne.
Servez votre pays, c'est très-bien; mais après
Osez solliciter vivement, et de près.
Si bien noté qu'on soit, il est fort nécessaire
D'ajouter au mérite un peu de savoir faire.
C'est ce que me disait, cher monsieur de Marsais,
Votre excellent ministre, avec qui j'en causais.
Cette fière vertu, qui jamais ne s'altère
Par le contact du monde, est d'un beau caractère :
Certes, j'en fais grand cas; mais dans votre intérêt,
Quand vous n'agissez pas, un autre le pourrait.
Tenez, j'ai du crédit, et bien plus qu'on ne pense :
Permettez-moi de prendre ici votre défense
Et de me plaindre un peu...

LE COMTE.

Non : ce n'est pas le cas;
Je n'ai pas à me plaindre et je ne me plains pas!
L'intrigue est peu mon fait, je n'y suis pas habile;
Toutes mes actions ont un autre mobile.
Bien avant l'intérêt, le devoir est ma loi;
Et tout mon savoir faire est dans ma bonne foi.
Suivre le droit chemin est un plaisir suprême,
Et l'on doit préférer aux honneurs, l'honneur même.

VERDELIER.

Monsieur...

LE COMTE.

Je vais répondre à votre empressement
De me servir; je veux vous parler franchement :
Ceux qu'une ambition trop vive sollicite
Arrivent aux emplois bien plutôt qu'au mérite.
Croyez-moi, votre ardeur à chercher l'avenir,
Au lieu de m'exciter, devrait se contenir.
Tout ce que j'en ai vu me pousse en sens contraire,
Et je deviens prudent à vous voir téméraire.
On vous accuse ici de courir au hasard,
D'aller cherchant fortune...

VERDELIER.

Ah! c'est monsieur Bernard
Qui dit cela?

LE COMTE.

C'est lui. Là, tout à l'heure encore
Il blâmait cette soif de l'or qui nous dévore.
L'homme qui vers le bien n'élève pas ses vœux,
S'abaisse lentement jusqu'aux actes honteux,
Et dans son cœur flétri, que la pudeur déserte,
D'un ami de vingt ans il prépare la perte.

VERDELIER.

Mais, monsieur.

LE COMTE.

Eh bien! quoi? monsieur daigne aujourd'hui
S'intéresser à moi, je m'intéresse à lui.
Loin de vous seconder, nous voulons au contraire
Protéger des amis crédules, et soustraire
A des périls certains leurs biens et leur honneur.

VERDELIER.

Mais, monsieur, permettez.

LE COMTE.

Je permets de grand cœur.

VERDELIER.

Quoique simple bourgeois je n'ai pas l'habitude
De me laisser traiter d'une façon si rude ;
Et j'entends que monsieur me fasse la faveur
De m'en rendre raison ; je suis homme de cœur.
J'admets peu qu'aujourd'hui monsieur le comte élude
Ma provocation par sa fière attitude,
Et j'ai des moyens sûrs pour le faire soudain,
Dans le cas d'un refus, sortir de son dédain.

LE COMTE.

Vraiment !... On vous mettrait deux balles dans la tête
Que vous n'en seriez pas pour cela plus honnête,
Cher monsieur ; sans raison vous courez ce péril ;
Car, que prétendez-vous et de quoi s'agit-il ?
On parle probité, vous répondez courage :
Le prix de la valeur est dans le bon usage ;
La seule audace fait les brigands et les fous,
Le bagne est plein de gens plus résolus que vous.
Maintenant flétrissez d'une injure imprévue
Ce front qu'ont effleuré les balles, je vous tue
Sur place et sans pitié, je vous en avertis :
Je le ferais, monsieur, comme je vous le dis.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME D'AMBLARD.

(Elle rentre précipitamment et s'adresse au comte sans faire aucunement attention à Verdelier.)

MADAME D'AMBLARD.

Mon ami, nous l'avons emporté.

LE COMTE.

Je respire.

Votre mari consent?...

MADAME D'AMBLARD.

Je n'ai rien à vous dire;
Allez; il vous attend, il demande à vous voir,
Il est heureux, il veut en finir dès ce soir.

(Le comte sort à droite.)

VERDELIER.

J'ose m'associer du plus vrai de mon âme
Au bonheur qui...

MADAME D'AMBLARD.

Pardon, un devoir me réclame.

(Elle fait la révérence et rentre dans les salons.

SCÈNE IV.

VERDELIER, LÉONTINE, LOUISON, ALBERT.

VERDELIER.

Ah! comme ils m'ont traité tous les deux!... Quel dédain!
Le comte se battra, nous nous battrons demain.
Je le ferai sortir de son mépris suprême;
Oui, je vais le blesser dans la femme qu'il aime;
Et nous irons demain causer sur le gazon,
Avec ce beau monsieur qui prêche sans raison.
Ma femme!...

(Immédiatement après que Léontine est entrée, Albert et Louison paraissent au fond. Albert charge Louison de remettre un bouquet à Léontine.)

En vérité, vous venez de me rendre
Un service aussi grand que je devais l'attendre.
J'en ai reçu l'effet par les airs de fierté
Du comte, votre ami, qui m'a fort mal traité;

Vous disposez pour moi les gens de telle sorte
Qu'on ne déguise plus la haine qu'on me porte.

LÉONTINE.

Quoi! monsieur, vous croyez que j'aurais pu...

VERDELIER.

Je crois
Que l'instant est venu d'user de tous mes droits.
A me désobliger apprenez ce qu'on gagne,
Demain vous rejoindrez mon père à la campagne;
Vous savez comme il est conciliant et doux,
Il vous expliquera les devoirs des époux.

(A Louison qui va présenter des fleurs à Léontine.)

Pour qui ces fleurs? pour vous? Non, madame est malade
D'avoir un peu trop loin poussé sa promenade;
Nous ne danserons pas.

LÉONTINE.

Quoi! monsieur!...

VERDELIER.

C'est en vain.
Allez, rentrez chez vous, vous partirez demain,
Et vous méditerez aux champs cet axiome :
Tout l'honneur de la femme est d'être utile à l'homme!
Rentrez.

SCÈNE V.

LOUISON, ALBERT.

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est?

LOUISON.

C'est un mari jaloux!

ALBERT.

Lui! monsieur Verdelier!... Jaloux de qui?...

LOUISON.

De vous

Sans doute.

ALBERT.

Verdelier jaloux!...

LOUISON.

Et qui tourmente,

Sans ombre de raison, une femme charmante.

ALBERT.

Flatteur avec le monde, avec les siens brutal.
Il veut donc l'empêcher de paraître à ce bal?...

LOUISON, *écoutant.*

Il lui fait une scène, il gronde.

ALBERT.

A la bonne heure;

Tu travailles pour moi, cher époux.

LOUISON.

Elle pleure.

ALBERT, *écoutant.*

Elle pleure! en effet! Tu l'entends, Louison;
Même pendant le bal et dans notre maison,
Sans qu'il puisse alléguer de motif légitime,
Ce bourreau de mari tourmente sa victime.
Celle que j'aime souffre... A moi de tout braver
Pour lui venir en aide, et s'il faut l'enlever,
Je suis prêt.

LOUISON.

Noble cœur!...

ALBERT.

Que veux-tu qu'elle fasse

Dans cette circonstance? et toi-même à sa place,
Au pouvoir d'un butor que rien ne peut calmer,
Si ton mari Baptiste osait te renfermer,
On sait tout ce que peut un homme acariâtre,

Si le vieux monstre osait t'injurier, te battre,
Et que Mouzaïa vînt t'arracher de ses bras,
Le suivrais-tu?...

LOUISON.

Monsieur, je n'hésiterais pas!...

ALBERT.

Que Mouzaïa m'attende à la petite porte
Qui s'ouvre sur le parc, pour me prêter main-forte.

LOUISON.

C'est bien!

SCÈNE VI.

ALBERT, LÉONTINE.

ALBERT.

L'occasion est superbe vraiment;
Elle fait le larron, qu'elle serve l'amant.
Comme un ange sauveur j'apparais et délivre
Léontine! Espérons qu'elle voudra me suivre.
Allons!...

(Au moment où il va chez Léontine elle sort de chez elle.)

LÉONTINE.

Un mot, Albert; je viens résolûment
Confier mon honneur à votre dévoûment;
Et ne voyant en vous qu'un ami vrai, qu'un frère,
A ce cœur tout loyal faire un appel sincère.

ALBERT.

Parlez; à cet appel il sera répondu.

LÉONTINE.

Monsieur Verdelier manque au respect qui m'est dû:
Ma dignité de femme à ce point est blessée
Qu'enfin je m'abandonne à l'unique pensée

De fuir et de plaider en séparation.
Je suis sortie avec la résolution
De demander son bras au premier honnête homme
Que je rencontrerais sur mon passage; et comme
Je vous vois le premier, je ne vous ferai pas
Cette injure d'aller plus avant. Votre bras,
La maison de mon oncle est tout près.

ALBERT, à part.

Ah! quel rêve!...
Je croyais l'enlever, c'est elle qui m'enlève.

SCÈNE VII.

LOUISON, LE BARON.

(Avant qu'Albert et Léontine ne sortent, Louison est de retour et elle les voit s'éloigner.)

LOUISON.

Déjà! Le tour est fait : ma foi j'avais compté
Qu'elle ferait au moins quelque difficulté.
Le mari confiant sur ses droits se repose...
Hélas! notre vertu tient à bien peu de chose.

LE BARON.

Madame Verdelier, Louison ?

LOUISON, troublée.

Ha!...

LE BARON.

Mon fils?

LOUISON.

Votre fils...

LE BARON.

Léontine, Albert; parle, où sont-ils?

LOUISON.

Je ne peux pas savoir.

LE BARON.

On le cherche, on murmure.

LOUISON.

Moi! je n'y suis pour rien, monsieur, je vous le jure.

LE BARON.

Pour commencer le bal on les attend tous deux :
Parlez, qu'arrive-t-il? Répondez, je le veux.

LOUISON.

C'est encore un secret, mais je vous le révèle,
Puisque vous en aurez tôt ou tard la nouvelle.
Madame Verdelier et monsieur votre fils
S'aimaient depuis longtemps.

LE BARON.

Hé! qu'est-ce que tu dis?

LOUISON.

Et ce soir, irrités, je crois, par la conduite
De monsieur Verdelier, tous deux ont pris la fuite.

LE BARON.

Ensemble?

LOUISON.

Ensemble. Ha! le mari!...

LE BARON.

Dieu! comment
Préparer le pauvre homme à cet événement?...

SCÈNE VIII.

LE BARON, VERDELIER.

(Le baron s'éloigne de Verdelier et craint de l'aborder.)

VERDELIER.

La femme a triomphé du mari, quelle honte!...
Elle donne sa fille en mariage au comte.

Bonnet vient de partir : madame a réussi;
Le comte, qui me hait, va me chasser d'ici :
Ils craignent mes regards témoins de l'adultère;
Dire tout au mari... c'est le droit de la guerre.

LE BARON, à part.

Je n'ose l'aborder; allons... quel embarras!...
Verdelier.

VERDELIER.

Mon ami.

LE BARON.

Tu ne me voyais pas.

VERDELIER.

Je te cherchais.

LE BARON.

Merci : c'est une douce chose
Qu'une amitié loyale où le cœur se repose.

VERDELIER.

Ha! tu le reconnais, c'est bien.

LE BARON.

Si j'éprouvais
Un de ces noirs chagrins nés dans les jours mauvais,
Mon cœur m'a dit souvent auprès de qui, sans craindre
Qu'on me trouve importun, je peux aller me plaindre.

VERDELIER.

Moi de même, je sais le cœur noble où je puis
En toute sûreté répandre mes ennuis.

LE BARON.

Supportons bravement les épreuves.

VERDELIER, à part.

C'est drôle;
Il est le malheureux, et c'est lui qui console.

LE BARON, à part.

Je n'ose pas.

VERDELIER, à part.

Il faut s'expliquer, en avant.

(Au baron.)

Ah! combien l'honnête homme est à plaindre souvent.
Quand il a concentré tout l'amour de son âme
Sur un objet unique et charmant, sur sa femme,
Et qu'il se voit payé par une trahison,
Cela lui tord le cœur d'une étrange façon.

LE BARON.

N'est-ce pas?

VERDELIER.

Entre nous, avouons que c'est rude.

LE BARON.

Personne ne prend part à ton inquiétude
Comme moi, continue avec calme et tout bas.

VERDELIER.

(A part.)

Continuer. Pauvre homme! il ne me comprend pas.

(Haut.)

Du courage; en esprit supérieur que nous sommes,
Regardons froidement les choses et les hommes.

LE BARON.

Je veux de ta constance être ici le témoin.
Voyons : as-tu du cœur?...

VERDELIER.

Je n'en ai pas besoin.

LE BARON.

Mon pauvre ami.

VERDELIER.

Comment, mon pauvre ami?...

LE BARON.

Sans doute...

VERDELIER.

Tu me plains, tu prévois qu'un jour peut-être...

LE BARON.

Écoute.

Je crains de t'affliger, mon ami.

VERDELIER, à part.

C'est navrant!

LE BARON.

C'est un enfantillage, et le mal n'est pas grand.

VERDELIER.

Tant mieux!

LE BARON.

Mais n'as-tu pas à te faire à toi-même
Quelque petit reproche? Entre nous, elle t'aime.

VERDELIER.

Hein?

LE BARON.

Quand elle s'écarte ainsi de son devoir,
N'as-tu pas quelques torts? Oh! tu dois en avoir.
Crois bien que le remords déjà la persécute.

VERDELIER.

Qui donc?

LE BARON.

Elle comprend la honte de sa chute.
Si nous les retrouvions, on pourrait cette nuit
La ramener chez toi sans scandale et sans bruit.

VERDELIER.

La ramener!

LE BARON.

Demain, pourvu qu'on les arrête,
Tout peut se réparer, ce n'est qu'un coup de tête.

VERDELIER.

Arrêter qui? Comment? Coup de tête! Pourquoi?
Je réponds de ma femme, elle est ici, chez toi,
(Il se précipite dans la chambre.)

LE BARON.

Il accusait sa femme, et voilà qu'il s'obstine

A croire à sa vertu.

VERDELIER, *criant.*

Madame!... Léontine!...

Disparue!...

LE BARON, *à part.*

Ah! quel air! quel regard effaré!

Pauvre homme! à son malheur je l'ai cru préparé.

(*A Verdelier.*)

Verdelier... mon ami, ta douleur s'exagère

Ce qui n'est, après tout, qu'une faute légère.

VERDELIER.

Ne me console pas, mon ami, seulement

Apprends-moi vite...

LE BARON.

Quoi?

VERDELIER.

Le nom de son amant.

LE BARON.

Le nom?...

VERDELIER.

Si tu le sais : parle, pourquoi le taire?

J'ai besoin de scandale, il me faut une affaire.

Je vais chercher Albert, il sera mon second;

Et je cours...

LE BARON, *arrêtant Verdier.*

Mon ami!...

VERDELIER.

C'est ton fils!

LE BARON.

Oh! pardon.

VERDELIER.

Lui! son fils, et c'est moi! moi qui ce matin même

Lui conseillais d'aimer! C'est ma femme qu'il aime.

Ha !...

(Il sort à grands pas.)

LE BARON.

Verdelier.

(Il le suit.)

SCÈNE IX.

MARIE.

Mon père !... Il passe sans me voir.
Au contrat cependant on va signer ce soir;
On vient de me l'apprendre à l'instant; que résoudre?
Qui me protégera contre ce coup de foudre?
Dans le trouble où je suis je n'ose interroger
Ma mère, heureuse et calme à côté du danger.
Quel supplice !... Je dois au malheur de mon père
D'aller à son secours, et sans doute il l'espère;
Je n'ai qu'à m'abstenir dans l'intérêt de tous,
Qu'à laisser un grand cœur se dévouer pour nous;
Mais si j'abuse ainsi d'une âme généreuse,
Un autre abîme s'ouvre et devant moi se creuse...
Le comte pourrait donc nous accuser un jour
D'avoir en quelque sorte exploité son amour !...
Dans ce trouble où mon cœur à lui-même est contraire,
Où donc est mon devoir? je suis prête à le faire.

SCÈNE X.

LE BARON, LE COMTE, MADAME D'AMBLARD, MARIE, BERNARD, UN NOTAIRE, INVITÉS.

LE COMTE.

(Il entre donnant le bras à madame d'Amblard.)

Je blâmais ce matin le mariage, ici;

Ici même ce soir je me marie aussi.
Comme un autre madame, et même plus qu'un autre,
J'abandonne gaîment mon avis pour le vôtre,
Et j'espère servir dans votre grand parti
Avec toute l'ardeur d'un nouveau converti.
Inutile entre nous de faire la lecture
Du contrat, et passons vite à la signature.

LE BARON.

C'est à vous de signer, cher comte.

LE COMTE.

C'est à moi,
Et mon empressement n'est pas joué, ma foi.

MARIE, à sa mère.

Léontine est absente.

MADAME D'AMBLARD.

On signera sans elle.

MARIE, à sa mère.

Je ne vois pas mon frère.

LE COMTE.

A vous, mademoiselle.

MARIE.

(Le comte lui présente la plume pour signer ; elle hésite.)

Monsieur, Dieu m'est témoin que mon plus grand bonheur
Serait de vous donner ma vie avec mon cœur ;
Et qu'il n'est pas pour moi d'homme plus digne au monde
Que vous d'être l'objet d'une amitié profonde ;
Mais un malheur auquel j'ai dû me résigner
S'élève contre moi, je ne peux pas signer.

LE BARON.

Ma fille !...

MADAME D'AMBLARD.

Que dis-tu ?

LE BARON.

Signez donc, je l'exige.

MADAME D'AMBLAAD.

D'où vient ce changement?

LE BARON.

Signez, signez, vous dis-je!

LE COMTE.

Assez; mademoiselle a longtemps consulté
Son cœur, et ce refus est de la loyauté.
Je dois me résigner; Adieu, je me retire.

(Le comte sort, et le notaire après lui.)

SCÈNE XI.

LE BARON, MARIE, MADAME D'AMBLARD, BERNARD, INVITÉS.

MARIE.

Ah! ma mère!

LE BARON.

Eh bien, quoi? parle; tu peux tout dire.
Ce brave colonel, entre nous, tu l'aimais.

MADAME D'AMBLARD.

Elle l'aime toujours.

LE BARON.

Vraiment?

MARIE.

Plus que jamais.

LE BARON.

Pourquoi le refuser, alors?

MADAME D'AMBLARD.

Quand ta famille
L'acceptait avec joie.

LE BARON.

Il faut parler, ma fille.

MARIE, après un moment d'hésitation.

C'est à vous seule, à vous, que je dirai pourquoi
J'ai refusé sa main.

MADAME D'AMBLARD.

Vous permettez? Suis moi.

SCÈNE XII.

LE BARON, VERDELIER.

LE BARON, à Verdelier, qui entre résolûment.

Eh bien?

VERDELIER.

Le fait est clair et l'injure est certaine.
C'est à moi maintenant de consulter ma haine.

LE BARON.

Cher ami, souviens-toi, dans ton ressentiment,
De ménager un peu...

VERDELIER.

Ton fils; certainement.
C'est un simple étourdi, je lui pardonne; en somme,
Qu'a-t-il fait contre moi? son métier de jeune homme;
Mais ma femme et monsieur son oncle, un intrigant
Qui m'en a fait cent fois l'éloge fatigant,
Qui se lamentera jusqu'au bord de la tombe
D'avoir sacrifié cette blanche colombe;
Je veux la lui plumer sous les yeux; je la tiens:
Nous serons séparés et de corps et de biens.
Je veux que ce Caton vengeur de la morale
D'un procès bien bruyant supporte le scandale,
Et qu'il y soit mêlé.

LE BARON.

C'est ce qu'il craint surtout.

VERDELIER.

Tant mieux! C'est mon dessein de le pousser à bout.

LE BARON.

Enfin, je ne crains plus que mon ami s'offusque,
Si dans un mouvement de franchise un peu brusque
J'ai dit la vérité tout entière.

VERDELIER.

Allons donc.

LE BARON.

Ha! tu ne m'en veux pas.

VERDELIER.

En aucune façon.
Au moment où tu m'as dévoilé l'inconduite
De ma femme et d'Albert, et qu'ils étaient en fuite,
Comprenant mes devoirs d'amitié comme toi,
J'allais te dire aussi tout net...

LE BARON.

Me dire quoi?...

VERDELIER.

Tu n'as donc rien appris, pendant ma courte absence,
De certains faits venus jusqu'à ma connaissance?

LE BARON.

Non, rien.

VERDELIER.

Tes créanciers sont venus jusqu'ici,
Croyant que notre affaire a déjà réussi.
On veut t'exproprier...

LE BARON.

Ha! voilà tout.

VERDELIER.

Le comte
A voulu noblement t'épargner cette honte.

LE BARON.

Ma fille a refusé de signer au contrat;
Je pense que le comte, après un tel éclat,
Aura changé d'avis.

VERDELIER.

Au contraire, il persiste.

LE BARON.

Ha! vraiment!...

VERDELIER.

Si j'en crois ce drôle de Baptiste,
Tes nombreux créanciers, ce soir, dans un moment,
Vont être tous payés.

LE BARON.

Tous?

VERDELIER.

Intégralement.

LE BARON.

Par le comte?

VERDELIER.

Et chez lui.

LE BARON.

C'est à ne pas y croire.

VERDELIER.

Certes, de pareils traits sont rares dans l'histoire.

LE BARON.

Mais pour quelle raison me tirer d'embarras
Quand il est repoussé?

VERDELIER.

Tu ne devines pas?

LE BARON.

Non.

VERDELIER.

Ta fille l'aimait; une cause soudaine
A tout à coup changé ce bel amour en haine;
Tu ne comprends pas?

LE BARON.

Non.

VERDELIER.

Je n'avais pas compté
Qu'on pût y mettre autant de bonne volonté.

LE BARON.

Voyons, que me dis-tu? je suis prêt à l'entendre;
Nous sommes seuls.

(Le baron regarde autour de lui. Verdelier s'éloigne un peu.

VERDELIER.

Monsieur ne veut pas me comprendre,
Et si je parle il va s'emporter contre moi :
J'y perds cent mille francs.

LE BARON, revenant à Verdelier.

Tu disais.

VERDELIER.

Par ma foi,
Je n'en sais plus rien, non; la fuite de ma femme
M'a troublé la raison et bouleversé l'âme.

(Comme s'il se souvenait.)

Ha!... Bonnet!... C'est à lui, mon cher, que je pensais.
Ta fille a refusé le comte de Marsais,
Il nous faut renouer à l'instant l'autre affaire.

LE BARON.

Tu t'occupes de nous, toi.

VERDELIER.

C'est pour me distraire
De ma peine.

LE BARON.

Et crois-tu que Bonnet...

VERDELIER.

Amoureux

Et naïf, il sera de nous le plus heureux.
Je le ramènerai dès demain.

LE BARON.

J'apprécie
Ce que tu fais pour nous, et je t'en remercie

VERDELIER.

A ce pauvre Bonnet je vais rendre l'espoir;
Toi, dispose ta fille à le bien recevoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, MOUZAIA.

LOUISON.

Il revient, se dandine et fait le beau garçon :
Je vais le recevoir de la belle façon.

(A Mouzaïa.)

Voilà ce qu'on appelle une conduite honnête :
Servir un étourdi qui fait un coup de tête;
Enlever une dame et fuir je ne sais où,
La nuit, pour la cacher avec ce jeune fou:
C'est bien, c'est délicat, je vous en félicite.

MOUZAÏA.

Eh bien! quoi? je ne fais rien que de très-licite :
Les choses platement tournent à la vertu;
Et j'en suis, quant à moi, honteux, triste, perdu.
D'abord l'événement avait quelque tournure :
Partir ainsi la nuit, c'était une aventure;
Serviteur, pas de duel et pas d'enlèvement :
On fuyait le mari sans accepter l'amant.
Nous avons chez son oncle accompagné madame;
Pas le moindre souper : c'était à fendre l'âme.
Mon jeune homme est rentré chez lui le même soir,
Honteux de n'avoir pu faire que son devoir.

LOUISON.

Une lettre pour vous.

MOUZAÏA.

D'où me vient cette lettre?

LOUISON.

C'est du château.

MOUZAÏA.

Voyons ce que cela peut être.

(Il lit.)

« En avant la trompette... A cheval, à cheval !
« Enfin monsieur le comte est nommé général !
« De sa promotion ayons le bénéfice,
« Et faites vos paquets, vous rentrez au service. »
Le comte général ! et nous allons demain
Rejoindre les amis, déjà sur le terrain !...
Au milieu des chasseurs, à côté des zouaves,
Je vais me mettre en ligne et retrouver les braves !
Les hommes du tambour, de la poudre et du fer,
Qui feraient reculer les diables de l'enfer !...
Nous repartons enfin ! Sacrebleu ! je respire.

LOUISON.

Pouvez-vous bien avoir le courage de rire
Quand nous nous séparons pour ne plus nous revoir?

MOUZAÏA.

Rire ! Plaisantez-vous? je suis au désespoir.
J'aime le colonel, j'aime à voir qu'il avance,
Et je m'en réjouis... pure reconnaissance.
Si je vais au château pour le féliciter
De sa promotion, que ses gens vont fêter,
Il faut de ma douleur faire le sacrifice
Et n'être pas grognard avec ceux de l'office.
On va rire, chanter, boire, il faut le prévoir,
Et même en faire autant, malgré son désespoir.
Adieu.

LOUISON.

Vous me quittez ainsi ?

MOUZAÏA.

Je le déplore.

LOUISON.

Et quand reviendrez-vous m'épouser?

MOUZAÏA.

Je l'ignore,

Nous partons.

LOUISON.

Vous partez, et pour aller?...

MOUZAÏA.

Au feu.

LOUISON.

Pour monter à l'assaut des redoutes?....

MOUZAÏA.

Un peu.

LOUISON.

Et des premiers?...

MOUZAÏA.

Toujours!

LOUISON.

Il est mort! Misérable!

Tu ne reviendras pas m'épouser!

MOUZAÏA.

C'est probable,

Mon enfant.

LOUISON.

Scélérat! tu m'as dit chaque jour
Que j'étais ton bonheur, ton ange, ton amour,
Et que de ma bonté j'aurais la recompense!

MOUZAÏA.

Et tu l'as cru?

LOUISON.

J'étais franche.

MOUZAÏA.

Quelle imprudence!
Comment diable as-tu pu, mon ange, te flatter,
La veille d'un combat, de me voir hésiter?

Les amis vont brûler leur dernière capsule,
Et tu peux espérer que Mouzaïa recule !
Est-ce que c'est possible ?... Au reste, je t'aimais,
Mon enfant ; et plus tard, si je reviens jamais,
Tu me retrouveras toujours fidèle et tendre ;
Mais ton meilleur parti, c'est de ne pas m'attendre.

SCÈNE II.

LOUISON, MOUZAIA, BONNET.

(Bonnet entre d'un air très-affairé, et il s'adresse à Mouzaïa, sans voir Louison, qui essaye de s'évanouir.)

BONNET.

Monsieur !

MOUZAÏA.

Interrogez madame que voilà.

BONNET.

Elle s'évanouit.

MOUZAÏA.

Eh bien, soutenez-la !

(Mouzaïa pousse Bonnet, qui reçoit Louison dans ses bras ; puis il sort.)

BONNET.

Ah ! bon Dieu ! me laisser sur les bras cette femme !
Quel ennui ! quel fardeau ! Ce soldat n'a pas d'âme !

LOUISON.

Croyez-vous que je veuille expirer dans vos bras ?
J'y suis trop mal. Adieu.

BONNET.

Tu ne me flattes pas.
Petite, écoute un peu...

SCÈNE III.

BONNET, VERDELIER, LE BARON.

VERDELIER.

J'échappe par miracle
A ce maudit recors !

BONNET.

J'épouse : plus d'obstacle !

VERDELIER.

Si je savais quel est le gueux sans foi ni loi
Qui me fait pourchasser !...

BONNET.

Hé ! bon Dieu ! mais c'est moi !

VERDELIER.

Ne t'avais-je pas dit d'arrêter les poursuites
Pendant que je réglais tes affaires maudites ?...

BONNET.

Ah ! que veux-tu ? j'étais rudement tourmenté
Pendant que tu craignais de te voir arrêté.

VERDELIER.

Agar est renvoyée ?...

BONNET.

Ah ! quelle femme forte !
C'est elle, mon ami, qui m'a mis à la porte :
Depuis plus de huit jours elle est avec Arthur.
Je l'aime comme un fou.

VERDELIER, voyant arriver le baron.

Tais-toi donc !

BONNET.

C'est bien dur.

LE BARON.

Monsieur, je vous préviens qu'un changement notable
S'est fait dans ma fortune, et qu'il n'est pas probable
Qu'on puisse vous compter aujourd'hui ni demain
La dot de notre fille en vous donnant sa main.

BONNET.

C'est elle que j'épouse, et non la dot.

VERDELIER.

Sans doute.

BONNET.

L'amour parle à mon cœur, et c'est lui que j'écoute.

LE BARON.

Franchement, on n'est pas plus désintéressé.

BONNET, *à part.*

Ni plus impatient; mon cher oncle est pressé.

VERDELIER.

Des hommes comme vous sont faits pour se comprendre,
Un si loyal beau-père est digne d'un tel gendre.
Messieurs, finissons-en vite, et n'oubliez pas
Quelle odieuse affaire encor j'ai sur les bras.
Tu connais la nouvelle? Albert a pris la fuite
Avec ma femme.

BONNET, *avec un cri de joie.*

Tiens!

VERDELIER.

Tu ris.

BONNET.

Quelle conduite!...

VERDELIER.

Dès demain j'userai contre elle de mes droits,
Et je vais invoquer la vindicte des lois.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERNARD, MADAME D'AMBLARD, MARIE.

BERNARD.

Allons donc! si quelqu'un doit craindre la justice,
C'est vous seul, il est bon qu'on vous en avertisse.
Vous prétendez punir Albert, vous! et de quoi?
D'avoir conduit hier votre femme chez moi?
Ce n'est là pour personne un vrai motif de blâme;
On n'acceptera pas vos dires; votre femme,
Quand vous la torturez sans même être jaloux,
Pourra, nous l'espérons, se séparer de vous.
J'exposerai les torts dont vous êtes coupable.

LE BARON, bas à Verdelier.

Tu te croyais trahi.

VERDELIER, bas au baron.

C'était si vraisemblable.

BERNARD.

Le comte de Marsais, que nous admirons tous,
S'est hâté de répondre et de payer pour vous;
Mais madame a pensé que s'il pouvait vous rendre
Un tel service hier, en qualité de gendre,
Il n'avait plus ce droit maintenant, et j'ai dû
Le désintéresser du service rendu.
De plus, toujours malgré mes conseils, je m'en vante,
Madame, de ses biens autorise la vente
Sans aucune réserve, et vous engage après
A disposer du prix selon vos intérêts.

LE BARON.
(A sa femme, en lui tendant la main.)
Je reconnais bien là son dévoûment.
(Il embrasse Marie.)
Ma fille.

BONNET, bas à Verdelier.
La petite est bien pâle.

VERDELIER.
Et toujours bien gentille.

BONNET, à la croisée.
Voici précisément mon oncle.

VERDELIER.
Arrive-t-il?...
(Ils se tournent tous vers la fenêtre, et vont pour regarder.)

MADAME D'AMBLARD, à sa fille.
Ne t'abandonne pas au moment du péril.
Il en est temps encore; écoute-moi, Marie,
Dans quel sombre avenir égares-tu ta vie?
Quel supplice pour toi si tu devais un jour,
Dans ton cœur mal soumis, retrouver ton amour!

MARIE.
Ah! lorsqu'on a perdu sa plus chère espérance,
Soi-même on se regarde avec indifférence,
Et des rêves dorés, des plaisirs délicats,
Nés pendant le bonheur on ne fait plus de cas.
Permettez que j'oppose en faveur de mon père
A vos conseils trop doux votre exemple sévère.

BERNARD.
Courage! votre cœur doit se dire tout bas,
Espère, il va venir.

MARIE.
Il ne reviendra pas!...
(Bonnet, Verdelier et le baron vont pour sortir, le comte paraît.)

SCÈNE V.

LE BARON, LE COMTE, MADAME D'AMBLARD.
BERNARD, VERDELIER, BONNET.

MADAME D'AMBLARD, apercevant le comte.

C'est lui!...

MARIE.

C'est lui!

LE COMTE.

Baron, madame, je vous prie...
Vous voyez qu'il y va du bonheur de Marie;
Si dans votre maison j'ose élever la voix,
Considérez que c'est pour la dernière fois;
Et que l'ami peut bien, pour sauver votre fille,
Suppléer un moment le père de famille.

(A Bonnet et à Verdelier.)

Messieurs, je vous connais, on a pris avec soin
Ses informations; vous n'échapperez point :
Je connais le secret de toutes vos affaires,
Et je démasquerai deux intrigants vulgaires.

BONNET.

Monsieur!...

VERDELIER.

Un tel affront resterait impuni!...

LE COMTE.

Vous vous emporterez lorsque j'aurai fini.

BONNET.

Permettez.

LE COMTE.

Ce n'est pas du tout mademoiselle
D'Amblard que vous aimez, monsieur, ce n'est pas elle,

Vous en aimez une autre; et celle-là demain,
Si de mademoiselle on vous donnait la main;
Cette femme de vous et d'autres bien connue,
Dont je dirai le nom, la maison et la rue,
Viendrait ici se plaindre et viendrait justement,
Un enfant dans les bras, réclamer son amant.

BONNET.

Mais, monsieur...

LE COMTE.

Taisez-vous, l'infamie est flagrante.
Quand vous dites avoir cent mille francs de rente,
Et proclamez gaîment devant le monde entier
Que votre oncle vous fait son unique héritier,
C'est faux. Quand vous venez, d'un air plein d'assurance,
Nous dire que votre oncle approuve l'alliance,
Va signer au contrat, et que, le cœur content,
Suivi de son notaire, il arrive à l'instant,
C'est faux. Et quand monsieur Verdelier, qui vous traîne
Au milieu des hasards d'une affaire incertaine,
Vient exposer ses plans, vanter sès grands travaux,
Et promettre un succès des plus brillants, c'est faux...

VERDELIER.

Des paroles en l'air!

BONNET.

Croit-il qu'on s'en émeuve?

VERDELIER.

Monsieur dit ce qu'il veut.

LE COMTE.

Et j'en donne la preuve.
Votre oncle a tout appris, et votre oncle, irrité
De vos pertes au jeu, vous a déshérité.

BONNET.

Comment?

VERDELIER.

Cela n'est pas.

BONNET.

Cela ne peut pas être.

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant même; voici la lettre
Qu'il vous écrit : lisez.

(Pendant que le baron lit.)

Allons, messieurs, allons,
Rendons-nous compte enfin du peu que nous valons.

LE BARON, après avoir lu la lettre.

Misérables !...

(A Bonnet et à Verdelier.)

Sortez de chez moi.

BONNET.

Quelle honte !

VERDELIER.

Je vous retrouverai plus tard, monsieur le comte.

BONNET, à Verdelier, qui va pour sortir.

Les gardes du commerce entourent la maison.

VERDELIER, fièrement.

La fortune viendra nous chercher en prison.

(Bonnet et Verdelier sortent.)

SCÈNE VI.

BERNARD, MARIE, MADAME D'AMBLARD,
LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

J'aimais depuis longtemps votre fille, madame,
Je lui dois tous les bons mouvements de mon âme.

Dans les plus grands périls, pour elle, et dans l'espoir
De lui plaire, j'ai fait dignement mon devoir.
Je ne suis pas ingrat, je suis venu défendre
Son bonheur contre ceux qui voulaient vous surprendre.
Pour remplir mes devoirs, que je comprends ainsi,
J'ai bravé la douleur de reparaître ici,
Et dans ce grand effort j'ai le plaisir sublime
D'avoir rendu l'amour aussi pur que l'estime.
Adieu; l'intention de Marie est je croi
De préférer au monde un couvent; quant à moi,
Dans l'espoir d'une mort honorable et prochaine,
J'ai déchiré mon cœur et dénoué ma chaîne;
Résignons-nous : l'épreuve est la commune loi;
Soyez heureuse, adieu.

MARIE.

Restez : écoutez-moi,
Mon ami, j'étais là quand, pour payer nos dettes,
Vous prîtes rendez-vous à la place où vous êtes.
Mon cœur me dit alors qu'il fallait refuser
De signer au contrat, pour ne pas abuser :
C'était par dévoûment; mais il n'est pas possible
De tromper ni de fuir votre amour inflexible.
Celui-là seul est fort qui suit le droit chemin;
Je vous avais donné mon cœur, voici ma main.

FIN.

PARIS. TYP. PILLET FILS AINÉ, RUE DES GR. AUGUSTINS, 5.